

armenia

LES CHAROIGNARDS
D'UN GENOCIDE



SCEPTICISME

SUR

NOTRE

AVENIR ?

UN vieil arménien est mort, il y a quelques mois, à Marseille. Rescapé du Génocide de 1915, il s'était réfugié en France où, par un labeur acharné, il réussit à survivre et à donner, à ses enfants, les bases d'une situation florissante. Il eut la joie de marier sa fille et son fils à qui il céda son commerce prospère. Puis, vaincu par une maladie incurable, il les quitta.

Avant d'entreprendre les formalités d'usage pour l'inhumation, sa famille, encore sous le coup de la douleur, voulut connaître les dernières volontés du défunt, sachant qu'un testament était déposé chez le notaire.

Cet acte était rédigé en français et en arménien, pour qu'il n'y eut aucun doute sur ses intentions.

Pour expliquer sa décision, il racontait la tragédie qui l'avait frappé, dans son enfance :

« En 1905, en même temps que le reste de la population de notre village, nous avons été déportés de la région d'Adapazar, mon père, ma mère et mes deux frères plus âgés que moi. Sur le chemin de notre calvaire, après avoir été dépouillés de ce qu'ils avaient réussi à emporter avec eux, ils furent égorgés, sous mes yeux, et leurs corps, jetés dans une rivière qui coulait à proximité.

Fou de douleur, les mains liées, j'attendais que mon tour vint.

Mais je fus momentanément épargné, et pressentant le danger imminent qui me guettait, je réussis, dans un effort désespéré, à détacher mes liens, et me jetai dans un fossé. Un peu plus tard, je fus recueilli par des Fédayins et, après bien des péripéties, je parvins en France, comme beaucoup de mes compatriotes.

Lorsque mes parents et mes frères furent impunément massacrés, il n'y eut aucun prêtre pour les assister et pour poser sur leurs lèvres un crucifix consolateur.

Ils n'eurent pas de sépulture, nulle prière ne fut dite pour eux.

Il en sera de même pour moi.

A ma mort, je veux qu'il n'y ait pas de cortège, ni de halte dans une église, pas de croix sur mon cercueil, ni de fleurs.

Mon corps sera incinéré et mes cendres jetées dans une rivière où l'eau soit propre et courante.

Ainsi pourrai-je, peut-être, rejoindre les miens ! ».

La lecture de ce testament jeta dans un réel embarras la famille qui s'appêtait à faire des funérailles conformes à la position sociale du défunt.

Elle s'inclina, néanmoins, devant les dernières volontés du mort, et les exécuta.

En faisant un retour en arrière dans la vie de cet homme, sa farouche détermination de quitter ce monde dans le dénuement le plus complet peut s'expliquer comme un geste de solidarité posthume envers ses parents dont il s'était séparé, alors, pour ne pas subir leur sort affreux.

Mais une telle désespérance ne se justifie pas, entièrement, par le seul récit du martyr enduré par les siens, car des milliers d'autres, tout notre peuple, l'ont aussi subi, et sa réussite matérielle et familiale aurait pu atténuer, sinon effacer, les traces profondes de ses plaies précoces.

Cette volonté délibérée de rompre toute attache spirituelle et sentimentale, avec le monde, exprime, peut-être l'amère désillusion de cet ardent patriote devant l'indifférence prolongée des grandes nations envers la Question arménienne, aggravée par le comportement décevant de notre Communauté devant les graves problèmes de notre survie, en tant que minorité ethnique.

En 1965, lors du cinquantenaire du Génocide, le Problème arménien, semblant occuper le devant de la scène mondiale, une lueur d'espoir apparut, vite éteinte, par la suite.

Même les Commémorations qui suivirent, organisées, pourtant, par nous, furent décevantes par les tractations sordides qu'elles provoquèrent, amenant chez beaucoup de nos compatriotes un scepticisme des plus profonds sur notre devenir.

Comment ne pas douter de nous lorsqu'on a assisté à l'une des multiples séances préparatoires organisées pour une commémoration d'un 24 Avril ?

On comprend alors pourquoi il n'est pas possible de mettre sur pied, durant ces nombreuses réunions, réparties sur plusieurs mois, une manifestation sobre et grandiose à la fois, par le nombre des participants et par leur ferveur. Cette preuve éclatante de notre union lorsqu'il s'agit de graves problèmes provoquerait, certainement, un impact immense sur notre entourage.

On comprend, hélas ! que ces marathons ne servent qu'à des règlements de compte, où le désir de prépondérance de l'une ou l'autre des deux tendances politiques apparaît dans la discussion âpre de chaque point du programme squelettique commun.

Une voix sincère pourra-t-elle un jour s'élever, dans ce climat mesquin, pour appeler ses compatriotes à plus de dignité, plus de civisme et plus de respect et d'amour envers nos 1.500.000 martyrs ?

Jacques CASSABALIAN.



ARMENIA, 2, place de Gueydan - 13120 GARDANNE
Fondateur 1^{re} série : André GUIRONNET. — **Fondateur 2^e série** : M.E.L.C.A. (Mouvement pour l'Enseignement de la Langue et de la Culture Arménienne). — Association régie par la loi de 1901. — Bouches-du-Rhône - N° 4943. — **Président** : Jean KABRIELIAN. — **IMPRIMERIE GRAVITE**, 19, rue Sainte, 13001 Marseille. — **ABONNEMENTS** : 2, place de Gueydan, 13120 Gardanne, tél. : 58.43.41. — Pour un an : 50 F (10 numéros) - 60 F (étranger). — C.C.P. 1166-59 T Marseille. — Commission paritaire CPPAP 59 929.

Que l'homme soit un loup pour l'homme n'est pas une nouveauté mais la peau d'agneau s'est rarement aussi bien portée.

LES CHAROIGNARDS D'UN GENOCIDE

POUR réfuter les accusations lancées contre l'armée turque coupable d'atrocités envers la population chypriote grecque, M. Démirel, Premier ministre de Turquie, a déclaré : « Les Turcs sont un peuple extraordinairement civilisé et n'ont pas commis de cruauté, ni quoi que ce soit envers quiconque ».

Ces propos du Chef d'Etat peuvent abuser ceux qui n'ont pas encore connu « la civilisation » turque.

Mais ils irritent les autres, et surtout les Arméniens qui en ont déjà « bénéficié ». Nous étions surpris et intrigués par ce cynisme cauteleux servant de façade à l'arrogance habituelle des dirigeants turcs lorsque le problème de leur responsabilité dans le déroulement des événements de 1915 est abordé.

C'est alors que nous avons reçu cinq brochures éditées probablement par les services de la propagande d'Ankara, mettant brusquement à jour la nouvelle machination ourdie par les successeurs de Kémal, et permettant ainsi à M. Démirel, anticipant sur les résultats de cette opération, de s'exprimer comme si toutes les preuves flagrantes des agissements des Talaat, Enver, Djémal et autres assassins du peuple arménien n'existaient plus.

Cette habitude de falsifier l'Histoire afin de servir leurs desseins, les Turcs l'ont contractée il y a plus de quarante ans.

Dès 1932, Kémal, pour rassurer ses concitoyens qui avaient perdu toute confiance en eux-mêmes depuis les continuelles défaites en Europe Centrale, dans les Balkans et dans les pays arabes depuis plus d'un siècle, utilisa cette méthode.

Proclamant le plus sérieusement du monde que l'Anatolie était un pays turc depuis l'antiquité, il fit entériner ces élucubrations par un congrès d'historiens qu'il avait convoqué dans ce but.

Cette décision permit, entre autre, de supprimer le nom de l'Arménie des livres d'école et des anciennes cartes géographiques et de répondre, par avance, aux exigences des Arméniens réclamant la rétrocession de leurs terres ancestrales. Cette nouvelle version de l'Histoire provoqua aussi, chez certains auteurs, une confusion, quelquefois volontaire ; ils attribuèrent aux Turcs, non seulement le territoire qu'ils avaient conquis, mais encore la paternité des vestiges d'un art ancien que les ascendants des Seldjucides eussent été incapables de créer.

Dans un assez récent numéro de « Sélection du Reader's Digest », un article consacré à la Turquie, « Terre d'une civilisation plusieurs fois millénaire », prêtait à confusion. Une seule fois le mot « arménien » était inscrit au bas d'une photo de l'église d'Achtamar.

Comme nous le faisons remarquer, c'est pour répondre, par avance, à une demande de restitution de nos terres que Kémal s'est transformé en faussaire. /

La Vérité Historique sur les Relations Turco-Arméniennes

Ses successeurs et admirateurs à la tête du gouvernement ottoman, encouragés par le succès de cette opération, sont allés encore plus avant dans la falsification de l'Histoire : ils ont dépassé, en ignominie, leur modèle vénéré. Comme font ces charognards qui planent dans la savane à l'affût des cada-



Illustration de Roger Combe.

vres en décomposition, s'en repaissent et font disparaître jusqu'à leur trace, les fils de nos bourreaux, leurs complices, veulent éliminer les preuves matérielles de leur forfait. Ne pouvant rejeter tous les témoignages de leur barbarie, ils se justifient en rendant responsables de ces « faits regrettables » les Arméniens.

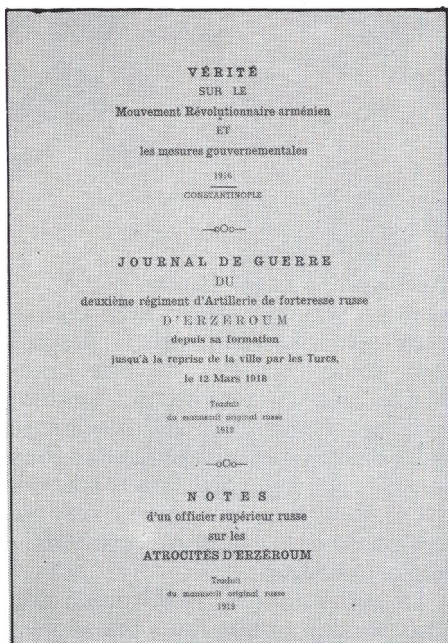
La publication et la diffusion des cinq brochures que nous possédons répondent à ce besoin.

Si « La Vérité Historique sur les Relations Turco - Arméniennes », petit opuscule imprimé à Aix-en-Provence, chez Raoul Roubaud, par les étudiants turcs de l'Université de cette ville, n'est guère convaincant avec ses 6 pages, et se termine par une constatation, menaçante à peine voilée : « Bref, le peuple arménien continue de vivre, en tant que citoyen à part entière, dans la paix et fraternellement avec le peuple turc » ; l'autre ouvrage est plus insidieux, plus élaboré. Il contient une douzaine de pages, sans aucune indication sur son origine, ni son lieu d'impression. Il s'intitule : « Texte d'un Exposé Analytique fait à l'Académie diplomatique d'Ankara en janvier 1971, sur certaines manifestations arméniennes à travers le monde ».

**TEXTE D'UN EXPOSE ANALYTIQUE
FAIT A L'ACADEMIE DIPLOMATIQUE D'ANKARA
EN JANVIER 1971
SUR CERTAINES MANIFESTATIONS ARMENIENNES
A TRAVERS LE MONDE**

Notre troisième pièce à conviction s'intitule :

« Vérité sur le Mouvement Révolutionnaire arménien et les mesures gouvernementales, 1916 Constantinople » et plus bas « Journal de Guerre du deuxième régiment d'Artillerie de forteresse russe d'Erzeroum - Notes d'un officier supérieur russe sur les atrocités d'Erzeroum ».



Dans un Avertissement, il est précisé que c'est là la traduction d'un manuscrit original, en russe, écrit par le lieutenant-colonel Twerdo Khlebof, qui se trouve dans « les dossiers ».

« La Question Arménienne » (1878 - 1923) est un ouvrage signé par Enver Ziya Karal, professeur « d'histoire » et traduit par Kaya Dorsan, imprimerie Gündüz - Ankara. Il est le seul qui contienne des photos, impossibles à identifier, et qui montrent des cadavres de Musulmans assassinés par des insurgés ou bandits arméniens.

Connaissant la mentalité turque, on peut se demander si tous ces corps mutilés, offerts complaisamment à la curiosité des lecteurs ne sont pas, en réalité ceux de nos pauvres compatriotes qui jonchèrent toute l'étendue du territoire turc !

La cinquième et dernière preuve des intentions criminelles des dirigeants turcs, la plus conséquente puisque l'ouvrage contient 336 pages est :

« Le peuple arménien et les tentatives de réduire le Peuple Turc en servitude », imprimé par May, à Istanbul, en 1971, écrit par Inayettullah Cemal Ozkaya.

Il traite, à lui seul, de tous les sujets qu'on trouve dans les quatre autres brochures, et constitue une véritable encyclopédie de l'histoire du peuple arménien, fabriquée par les Turcs.

Il n'est que de lire la table des matières pour connaître les intentions de son auteur :

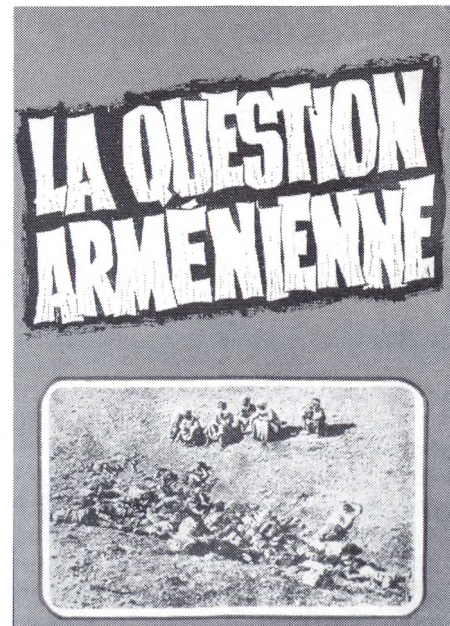
INTRODUCTION. Que voulaient les agitateurs arméniens ? L'origine du mot « Arménien ». L'origine du peuple « Häi » que l'on qualifie d'« Arménien »...

CHAPITRE I. Le soulèvement arménien. Commencement des mouvements révolutionnaires arméniens. Fondation des parties révolutionnaires « Hintchak » et « Tachnaktzoutioun...

CHAPITRE II. La question arménienne et l'intervention étrangère...

CHAPITRE III. La constitution de 1908 et les Arméniens...

CHAPITRE IV. Les événements d'Adana...



CHAPITRE V. La première guerre mondiale et les Arméniens de Turquie. La première guerre mondiale et les provocations arméniennes. Mouvements insurrectionnels arméniens après l'entrée en guerre de l'Empire ottoman. L'entente Turco-Russe après la Révolution soviétique.

Les revendications prêtées aux Géorgiens.

Enfin un épilogue, chef-d'œuvre de cynisme, dont nous extrayons ces quelques lignes, parachève l'ouvrage :

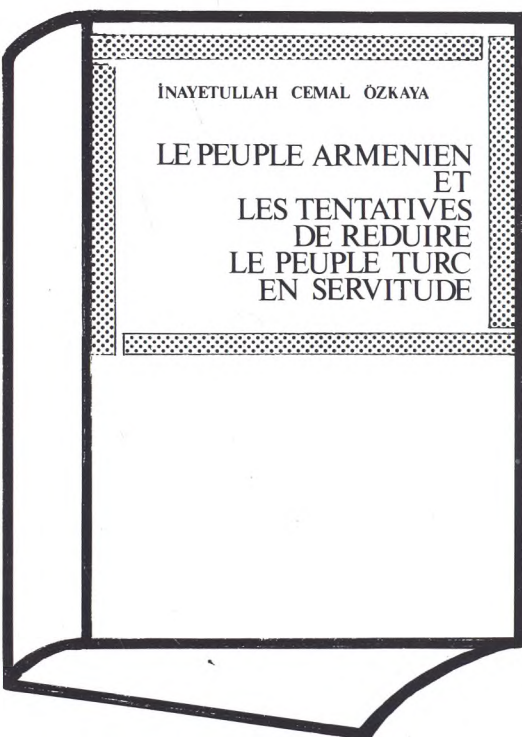
« ...il s'ensuivit malheureusement que les vaincus gardaient leur individualité, leur personnalité, les attributs de leur nationalité par contraste avec les autres pays où les nouveaux sujets se voyaient obligés d'être, avec le temps, assimilés à leurs vainqueurs... La Turquie a acquis l'Est de l'Anatolie, des petites principautés locales d'origine, pour la plupart turques, et, pour toutes musulmanes. Parmi la population, il y avait quelques individus répondant au nom d'Arméniens, mais qui n'avaient aucune organisation et qui ne constituaient pas une communauté distincte. Ce sont les Turcs qui ont donné un statut à ces gens, qui les ont réunis sous le nom d'Arméniens et qui ont nommé leurs ministres du culte... Aujourd'hui encore, il existe en Europe des personnes croyant aux massacres systématiques des Arméniens dans l'ancien temps. Eh bien ! Tout cela est faux. En dehors de quelques cas isolés de brigandages, de légitime défense et d'actes compréhensibles de représailles, il n'y a pas eu de massacres d'Arméniens en Turquie. Cela a été inventé par des Arméniens et leurs avocats bénévoles pour influencer le monde entier contre le peuple turc en leur faveur... Si, à la suite de multiples circonstances, le nombre d'Arméniens a diminué dans les limites de la Turquie, ils n'ont pas à se plaindre, pour la raison que, par leur ingratitude, leur trahison et leurs agissements criminels, ce sont eux qui ont provoqué et voulu cet état de choses. Ils sont responsables, devant l'Humanité et devant le peuple turc, des troubles et des méfaits qui ont coûté la perte, pour la Turquie, de centaines de mille hommes ».

Bien que la lecture de ces lignes devienne insoutenable pour ceux qui ont vécu les heures dramatiques de cette période de terreur où ils voyaient tomber à leurs côtés les corps mutilés, torturés, violés de leurs parents, de leurs enfants

livrés sans défense, sans espoir de secours, aux hordes barbares turques, où gendarmes, populace, dirigeants Jeunes Turcs, fraternellement unis dans le crime, pouvaient enfin donner libre cours à leurs instincts innés de meurtre et de pillage, dans le seul dessein de détruire ;

Bien que la connaissance de cette relation de faits historiques manipulés et arrangés avec cynisme puisse faire jaillir, en nous, un sentiment de haine envers ceux qui croient absoudre leurs pères en camouflant leurs crimes, endossant, par là, la même responsabilité devant l'Histoire, comme complices ;

Il fallait soumettre ce texte à l'attention de nos compatriotes pour qu'ils réalisent enfin jusqu'à quel degré de perversité peut aller



la propagande d'Ankara, lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts de la Turquie.

Car tout ce branle-bas autour de leurs origines anatoliennes, leur tentative de se présenter en victimes de « la cruauté arménienne » dérivent de la peur viscérale qui a saisi les Turcs lorsque leur Empire s'est démantelé. Solidement implantés dans leur dernier bastion en Asie-Mineure, ils craignent que si nous arrivons à justifier aux yeux des autres nations, nos revendications territoriales et matérielles, celles-ci soient satisfaites, et, nous cédant leur réduit, ils ne soient rejetés à la mer.

Cette crainte s'est précisée et accentuée depuis une dizaine d'années, par le phénomène, non prévu, d'explosion revendicatrice engendrée par la commémoration du 50^e anniversaire du Génocide.

Dans tous les ouvrages cités plus haut, on perçoit l'étonnement et la crainte provoquée par la recrudescence de nos mouvements revendicatifs.

Ainsi, dès le début du « Texte d'un Exposé Analytique », pouvons-nous lire :

« Depuis un certain temps, surtout autour des années 1965 et 1970, une intense propagande anti-turque, organisée par des centres d'action arméniens, est constatée à travers le monde. D'après cette propagande, les promoteurs d'actions revendiquent une partie de l'Est de la Turquie actuelle, comme territoire national d'un Etat indépendant arménien, qui aurait été envahi et dévasté par les Turcs, poursuivant systématiquement durant des siècles le but d'exterminer les Arméniens, afin de s'approprier leur Patrie et leurs biens... ».

Faisant suite aux manifestations annuelles, autour du 24 avril — tremplin de nos revendications, mais aussi tribune d'information — le cinquantenaire du Traité de Sèvres provoqua chez beaucoup d'intellectuels et de juristes étrangers une prise de position favorable aux thèses arméniennes, ce qui amena encore plus d'irritation, chez les Turcs.

Enfin, le 6 mars 1974, le paragraphe 30 du rapport intérimaire concernant le premier génocide du XX^e siècle venant en discussion devant la Commission des Droits de l'Homme, à l'O.N.U., le gouvernement d'Ankara ne parvint pas, malgré ses efforts et la bonne volonté de ses amis, à faire supprimer ce passage, qui, quoi que ne citant pas la Turquie, mentionne que le premier génocide du siècle avait été perpétré contre les Arméniens.

Tous ces déboires s'accroissant, la propagande turque contre-attaque.

Il nous faut donc amplifier et diversifier nos manifestations, en donnant la priorité, par tous les moyens modernes dont nous disposons, à l'information de nos problèmes.

Il ne fait plus bon, aujourd'hui, de ne se prévaloir que de son bon droit, et de se croire hors d'atteinte des fausses accusations, sous prétexte que des centaines d'écrivains, d'historiens, de juristes, d'hommes politiques et même des

chefs d'Etat aient pris notre défense.

Tout s'oublie s'il n'est remis en mémoire !

Les rangs des défenseurs de notre Cause vont se clairsemer, bientôt il ne restera plus aucun témoin de ces faits historiques, et lorsqu'un auteur meurt, ses écrits tombent, en général, dans l'oubli.

Pour notre part, nous n'entreprendrons pas la réfutation de tous ces mensonges contenus dans les cinq volumes que nous venons de présenter, non pas que nous n'eussions pas les moyens de le faire, mais parce que notre but, en faisant paraître cet article est seulement de mettre en garde notre Communauté sur l'erreur qu'elle commettrait en ne prenant pas au sérieux les manigances des autorités turques. La calomnie, moyen vil et lâche de lutte, laisse toujours une empreinte sur tout ce qu'elle effleure. Il faut la combattre vigoureusement, à visage découvert, en employant les mêmes moyens de propagande dont elle bénéficie, mais en utilisant la seule vérité.

S'il fallait faire une mise au point sur cette machination, nous nous référerions au « Rapport Secret sur les Massacres d'Arménie » du Docteur Johannès Lepsius, président de la Deutsche Orient-Mission, parce que cet exposé confidentiel est un document de premier ordre au point de vue historique. Il émane d'un témoin oculaire n'appartenant pas à la communauté persécutée, ressortissant d'un pays allié de la Turquie, et qui, dans son avant-propos, ne manque pas d'évoquer la fraternité d'armes entre ses compatriotes et les Turcs.

Il relate les faits tels qu'ils se sont déroulés d'après une enquête conduite dans toutes les provinces de l'Empire ottoman et dans toutes les localités où résidait une communauté arménienne, avec chronologie des événements, indication des principaux témoins, auteurs et victimes.

Puis dans une seconde partie, le Docteur Lepsius fait la synthèse de ces événements en dénonçant les responsables Jeunes-Turcs de ces massacres.

Il fait ressortir ainsi que, ni avant l'entrée en guerre de la Turquie, ni durant les mois qui précédèrent ces faits, il n'y eut ni révolte, ni opposition suspecte et générale des Arméniens, lesquelles auraient pu expliquer la rigueur des mesures prises dans tous les lieux où résidaient des Arméniens.

On a bien relevé un très petit nombre d'incidents locaux ayant mis aux prises des jeunes gens avec les gendarmes pour des histoires de filles, comme il s'en produit dans tous les pays du monde, où ils justifient l'application de sanctions pénales individuelles et proportionnelles.

Toutefois, pour que les Turcs ne se méprennent pas sur notre attitude, et sachent que nous n'avons que l'embarras du choix en ce qui concerne les preuves de leurs crimes, nous les renvoyons au « Sunday Times » du 23 janvier dernier, à l'article consacré au rapport secret que la Commission européenne des Droits de l'Homme a fait parvenir aux gouvernements des 19 pays membres du Conseil de l'Europe. Leur mémoire étant courte quelquefois, pour se rappeler les crimes qu'ils ont commis lors de leur invasion de l'île, pâles reflets de ceux perpétrés, soixante ans avant, contre les Arméniens, ils liront, en page 10 de ce journal, l'énumération des assassinats multiples, des tortures, des viols, des pillages, des destructions de biens et d'expulsion, par milliers, de Chypriotes grecs, après même la fin des opérations militaires.

Ils ont violé six articles de la Convention européenne des Droits de l'Homme qu'ils ont signée, n'ayant même pas, comme cela a été le cas en 1915, l'espoir que le monde n'en saurait rien.



Les Turcs ont entrepris, en vain, leur infâme besogne de charognards du premier génocide du XX^e siècle : la Commission européenne des Droits de l'Homme vient de

justifier, sans équivoque, les accusations des Arméniens à leur égard.

Jacques CASSABALIAN

zanetti
s.a.



LOCATION ET VENTE MATERIELS T.P. ET INDUSTRIE

DISTRIBUTEUR POUR LE SUD-EST "ERGE"

● Bungalow à usage dortoir, bureau, vestiaire, sanitaire et réfectoire ● Roulotte de chantier ● Bâtiment préfabriqué pour bureau, salle de conférences ● Hangar métallique toutes portées, hauteurs et surfaces. Destination : stockage, atelier.

(Devis gratuit sur demande)

MATERIEL POUR L'ARTISAN ET LE PARTICULIER

● Bétonnière 130, 190 et 250 litres ● Abri de chantier ou de jardin ● Echafaudage de façade ou d'étalement ● Moto-brouette.

Chemin départemental n° 2 - Ancienne route d'Aubagne - Saint-Menet
13011 MARSEILLE - Tél. : (91) **43.90.01**

AGENCES :

Route d'Arles - "La Plaine Ronde" - 13270 FOS-SUR-MER - Tél. : 05.00.78
Aire de Tricastin - 26700 PIERRELLATE

Kricorian

Nom : KRICORIAN
Prénom : Michel
Âge : 24 ans
Profession : Chanteur

« Ne me demandez pas si le fait de m'appeler Kricorian est un avantage ou un inconvénient. Je ne saurais pas vous répondre.

Depuis ma plus tendre enfance les gens ont toujours écorché mon nom et je pense qu'il doit en être de même aujourd'hui quand un de mes disques passe à la radio ou à la télévision.

Des Arméniens, j'ai le tempérament gagnant et fonceur qui caractérise notre peuple et j'ai ancré au plus profond de moi-même le goût de la poésie, de la beauté et de la musique.

Je crois que j'irais jusqu'au bout de mes forces pour réussir dans le métier qui me passionne et qui me fascine ; je sais très bien que les chansons que j'écris ne sont pas comme on dit « commerciales », mais je les chante parce que je les ressens et pour moi c'est le principal.



J'ai aussi un grand défaut, comme tous les Arméniens, je ne sais pas faire des courbettes et je dis toujours ce que je pense.

Mes amitiés, je les choisis avec le cœur, et c'est toujours vers les gens simples et spontanés qu'il se retourne, c'est pourquoi je ne fréquente pas les gens du show business.

Mes projets sont immenses ; je vais d'abord sortir un 30 cm, puis faire de nombreux galas, à Paris, à Marseille et aussi en Belgique.

Malgré les difficultés qu'on rencontre dans le métier qui souvent oublie le talent pour laisser passer la soupe, je reste très confiant en l'avenir. »

Michel.



J.-M. Rivière dirige
Alice Sapritch.

Alice Sapritch au Théâtre Michel à Paris

Une pièce de Philippe Bouvard « Au plaisir madame », mise en scène par Jean-Marie Rivière, ex-directeur de l'Alcazar, a été créée au Théâtre Michel, à Paris, avec Alice Sapritch, Hélène Duc, André Pousse, Angélo Bardi et le jeune François Cluzet.

Tout se passe dans une maison de tolérance où ce sont les messieurs qui, cette fois, reçoivent les dames.

Bouvard et Rivière semblent s'amuser comme des fous, les acteurs aussi. Il ne reste plus qu'à attendre le verdict des spectateurs. Et de la critique.

« Arménia » souhaite beaucoup de succès à Alice Sapritch.

Une nouvelle revue

Nous avons reçu le numéro 1 de janvier de la revue trimestrielle « Cultures », éditée par le Centre de Recherches sur la Diaspora Arménienne.

Il contient des témoignages, entre autre un entretien avec la directrice de « Haratch », des recherches et de la sociologie où nous avons remarqué une étude comparative des mariages mixtes.

Nous conseillons vivement à nos amis et à nos lecteurs de se procurer cette revue, et surtout de s'abonner à « Cultures », 4 numéros : 50 F, avec les « Cahiers de la Diaspora » (bulletin de liaison).

Le sérieux travail fourni par toute l'équipe de notre confrère mérite d'être encouragé, c'est le moins qu'on puisse faire.

Artistes d'Arménie

Dans le cadre des échanges culturels entre la France et l'Arménie, l'UCFAF et la JAF ont organisé, dimanche 13 février, dans les salons de l'Hôtel Splendide, 31, boulevard d'Athènes à Marseille, une soirée musicale.

Deux représentations étaient prévues : à 15 heures et à 21 heures.

Devant une foule nombreuse de mélomanes nous avons pu apprécier les qualités exceptionnelles des artistes.

Atamian Eléonora, pianiste, aux doigts de fées.

Krikorian Kevgham, chanteur à la voix puissante.

Khorenian Flora, chanteuse qui nous charma avec nos airs populaires.

Garabedian Djivan, et son duc, qui déchaina le public insatiable, le « delé yaman » à la flûte et ensuite avec sa voix chaude et douce nous entraîna vers les bons souvenirs de nos villages.

Souhaitons de pareilles soirées pour les prochains mois, le public a apprécié ces artistes et serait très heureux de les revoir.

L'article consacré sur l'Eglise du Prado, paru dans notre précédent numéro, a été rédigé par le conseil d'administration de ladite Eglise.

LA SECTION CULTURELLE
DE L'U.G.A.B. DE MARSEILLE
33, cours Pierre-Puget
13006 Marseille

présente
« Arménie 1915 »

par le
THEATRE D'EXPRESSION
ARMENIENNE DE LYON
avec montage audio-visuel
au Palais des Congrès
Parc Chanot - Marseille
le SAMEDI 16 AVRIL 1977
à 21 heures

Emouvante évocation du génocide à partir de témoignages et d'auteur tel que G.F. Lepsius.

Réservation :

Au siège de l'U.G.A.B., 33, cours Pierre-Puget - 13006 Marseille, les mardis et vendredis à partir de 21 heures.

Agence Wastells, 87, La Canebière.

Jean's Haig, 4, rue de la République, Marseille.

LA SECTION CULTURELLE
DE L'U.G.A.B. DE MARSEILLE

présente

Une conférence avec projection de 600 diapositives

par
HOVHANNES DJEREDJIAN
de BEYROUTH
au siège de l'U.G.A.B.
33, cours Pierre-Puget
13006 Marseille
le VENDREDI 25 MARS 1977
à 21 heures

M. Hovhannès Djeredjian, dit Hovhannès Ziraz, est un photographe renommé dans tout le Proche-Orient. Lors de sa conférence, le vendredi 25 mars 1977, à 21 heures, au siège de l'U.G.A.B., 33, cours Pierre-Puget, organisée par la section culturelle de l'U.G.A.B., il nous présentera une série de 600 diapositives commentées et réalisées lors de son grand reportage sur le peuple arménien (période 1969-1971). Elles porteront sur :

— **L'Arménie Historique** (occupée actuellement par les Turcs) où il a visité plusieurs villes telles que : Garine, Vashourangan, Van, les ruines d'Ani, Kharpert, Daron, Ourfa, Dikranaguerd, Mouch, Bitlis, Antep, Akhtamar, Sassoun, Bayazid, et a photographié les monuments historiques tels que : églises, vestiges architecturaux de civilisation arménienne de même que le milieu naturel (montagnes...).

— **Les lieux de massacre** : Der Zor, Maskène, Les Fosses de Chedidiye, Raoul Ayn, Kharbour.

— **La Mésopotamie** et le fleuve Euphrate (Yeprat) qui a été le cercueil coulant des Arméniens.

— **Beyrouth** avec des documents sur la commémoration du 50^e et du 60^e anniversaire du génocide du peuple arménien, de même qu'une présentation de la vie culturelle arménienne de cette ville : écoles, collèges, églises...

— **R.S.S. d'Arménie** avec les monuments historiques, les villes, les vestiges de la civilisation arménienne, de même que la vie culturelle et scientifique contemporaine.

Une conférence complète, avec des documents exceptionnels.

A ne pas manquer.

LES TRICOTS ALAIN MANOUKIAN
en exclusivité chez

CATULE

Prêt à porter féminin

51, Rue Saint-Ferréol
☎ (91) 33.80.32 13001 MARSEILLE



armand
rolland

fabricant -:- bijoutier -:- joaillier
5, rue montaigne - 13012 marseille - tél. 49.51.81
6 rue breteuil - 13001 marseille - tél. 33.94.81

RÉSERVÉ
A

PHINELEC



reflets

boutique couture
madame a. sarkissian

22, rue montgrand
13006 marseille

☎ 33.45.29

PRESSE ● **à travers**

le cinéaste emprisonné

Il y a en U.R.S.S. aujourd'hui au moins deux cinéastes que l'histoire louera comme elle le fit, cinquante ans plus tôt, en consacrant les noms d'Elsenstein, de Poudovkine, de Dovjenko. Il s'agit de Serge Paradjanov et d'Alexandre Tarkovsky.

Si ce dernier, auteur notamment d'André Roublev — biographie de grande classe du grand peintre russe d'icônes du quinzième siècle — passe encore, aux yeux des critiques soviétiques, pour un « opposant récupérable », il en va autrement de Serge Paradjanov qui, depuis le 17 décembre 1973, subit, dans la région de Kiev, les rigueurs d'un camp à régime sévère. Celui-ci a été d'abord accusé de trafic de devises et de recel d'antiquités. Faute de preuves suffisantes il fut ensuite inculpé d'homosexualité. Le K.G.B. lui a également reproché son refus catégorique de témoigner contre Valentin Moroz, historien ukrainien, frappé, en 1971, de sept années de captivité. Finalement, la police fit courir le bruit que Paradjanov était responsable du suicide du fils d'un haut fonctionnaire. Si cette dernière « rumeur » avait été fondée, il est probable que le tribunal qui le condamna à cinq ans de réclusion lui aurait infligé une peine plus lourde...

✽

L'œuvre de Paradjanov nous a été révélée par « Les Chevaux de feu », film que l'Occident a honoré de plusieurs prix, qui tint l'affiche pendant un mois aux Champs-Élysées et poursuit à présent une carrière indécise due aux aléas du procédé Sovcolor qui, au lendemain des premières projections, tire sur le pourpre. Le septième art doit également à Paradjanov une dizaine de courts métrages. Mais, avant de créer des images mouvantes, Paradjanov peignait sur cheval. Son œuvre plastique, déjà considérable, anima un jour une caméra. Après « Les Chevaux de feu » apparut son chef-d'œuvre, « Saïat Nova », que j'ai réussi à voir et revoir en U.R.S.S. en séance privée aux côtés de son auteur avant sa mutilation par la censure et sa disparition immédiate des réseaux de distribution.

Saïat Nova est le nom d'un

troubadour arménien du dix-huitième siècle, un poète lyrique qui composa de nombreuses œuvres en arménien, en géorgien, en azerbaïdjanais. Il exprima tout ce qu'il y avait alors de vivant dans la poésie arménienne qui, au sortir des monastères, devint celle de tout un peuple déshérité. Comment transmettre par écrit les images d'un tel film, immense fresque dont il serait commun de dire qu'elle est d'inspiration surréaliste ?

Sur le toit pointu d'une vieille église arménienne, l'herbe pousse entre les pierres. Un homme fauche dans un geste d'ampleur inusitée. La moisson est aérienne...

L'église vide est soudain envahie par un immense troupeau de moutons qui retrouve le cadavre du Bon Pasteur gisant sur la dalle en chasuble et mitre d'or. Les moutons se perchent jusque dans les niches des saints absents...

Ces images ont contrarié les fonctionnaires soviétiques qui, faute d'en apprécier la beauté, les ont trouvées nationalistes et subversives.

« Je m'appelle Paradjanian et non Paradjanov, m'avait dit celui-ci. Mes parents ont dû russifier leur nom comme d'autres familles de républiques soviétiques non russe ». Les critiques de cinéma que j'ai rencontrés à Erevan, capitale de l'Arménie soviétique, comme à Moscou ont été stupéfiés à la projection privée de « Saïat Nova ». Les éloges discrets l'emportèrent au point que l'un d'eux me glissa : « Fellini a enfin trouvé un rival, et ce rival est soviétique ».

Le lendemain, les mêmes gens, trahissant leur propre goût, vouaient le cinéaste aux gémonies. Le film « Saïat Nova » fut le détonateur qui provoqua la disgrâce de mon ami : l'arrestation suivit l'interdiction du film.

Si les anciens maîtres du cinéma soviétique ont créé en noir et blanc d'inoubliables tableaux en mouvement, Serge Paradjanov, avant même les heureuses tentatives de Michelangelo Antonioni, est le premier réalisateur en U.R.S.S. à avoir fait valoir sur l'écran les rapports de couleur d'une scène mobile. Il est normal, semble-t-il, que, quelque cinquante ans après la révolution russe, le

par Jean VIDAL
Réalisateur
de la Télévision Française

pour retrouver Paradjanov

film soviétique, dans son contenu — y compris les bandes agréées par la censure, — ait pris ses distances tant à l'égard des effluves d'Octobre que de la construction du socialisme. Un nouveau septième art devait naître en U.R.S.S., un cinéma dont Serge Paradjanov est l'initiateur. Cette audace-là ne lui a pas été pardonnée ni sa détermination de ne pas chanter en ténor, en basse, ni même en sourdine, les vertus d'un régime qui n'en avait plus guère...

..

A quarante ans, Paradjanov portait déjà quinze ans de plus. Malgré son visage buriné qu'il soutenait dignement, il gardait la stature haute et valide. Sa sobriété était proverbiale. Pendant le tournage en extérieur de « Sayat Nova », il mangeait sur le pouce et dormait souvent à la belle étoile, enroulé dans une couverture. Nous avons élaboré ensemble un scénario destiné à un projet de télévision franco-soviétique. Hélas ! après « Sayat Nova », il fut interdit au cinéaste de vivre du produit de son travail. Même un sujet sur la... sécurité aérienne qu'il avait écrit pour subvenir à ses besoins ne put voir le jour. Paradjanov ne survécut alors que grâce à la solidarité de son entourage, qui veillait sur lui, à Kiev, où il exerçait son art au Studio ukrainien avant son chômage forcé. Vint son arrestation.

En prison et dans le camp à régime sévère, Paradjanov a été brutalisé à diverses reprises. Alors qu'il souffrait d'une maladie des yeux, on l'obligea à coudre des sacs au risque de perdre la vue. En 1975, il faisait savoir à l'un de ses amis qu'il ne survivrait pas longtemps à ses peines. Ensuite le bruit courut qu'il s'était suicidé. Nous avons appris récemment qu'il vivait et travaillait comme balayeur dans le camp.

Serge Paradjanov sera-t-il maintenu dans ses geôles parce que les grands cinéastes occidentaux se refuseraient d'intervenir en sa faveur ? C'est un double élargissement que l'opinion publique est en droit d'exiger : celle du grand réalisateur et celle de son chef-d'œuvre : « Sayat Nova ».

Mardi 25 février 1977.

Le « Nouvel Observateur », par la plume de Jean-Louis Bory, a fait paraître cette notice dans son numéro du 23/31 janvier.

Comme beaucoup d'autres Arméniens s'intéressant au sort de Paradjanov, Arménia a écrit à ce journal pour lui demander de faire une mise au point sur les origines de notre malheureux compatriote.

Est-ce le hasard, ou plus vraisemblablement les nombreuses lettres identiques à la nôtre qui ont provoqué, mardi soir 22 février, aux informations de 20 heures de TF 1, la mention de la nationalité d'origine du cinéaste arménien ? Dans une séquence de plusieurs minutes, poignante et insoutenable pour ceux qui connaissent le calvaire enduré par Paradjanov, le commentateur a fait l'histoire de son « cas », en révélant que son état de santé était critique. De nombreuses vedettes du cinéma américain, entre autres, se concertent pour provoquer sa libération anticipée.

Si toutes les fois que l'occasion se présente, chaque Arménien rectifie verbalement ou par lettre les erreurs contenues dans les propos tenus sur nous, au lieu de prétendre que cela ne servirait à rien, on serait beaucoup mieux connus par ceux qui nous entourent, et comme cela s'est produit ce mardi soir, au lieu de présenter Paradjanov comme un citoyen soviétique seulement, on entendrait, à la suite : « D'origine arménienne, de son vrai nom Paradjanian ».

"LE NOUVEL OBSERVATEUR" écrit :

Cette notice n'est pas nécrologique. Du moins, je l'espère. Elle veut simplement alerter.

En 1966 — il y a dix ans bien sonnés, — nous arrivait comme un météorite d'un autre monde, c'est-à-dire d'U.R.S.S., un des films les plus beaux de l'histoire du cinéma, un vaste poème baroque, un chant d'amour entre un Roméo et une Juliette, montagnards ukrainiens des Carpates. Dans un tourbillon d'images colorées qui nous emportait bien au-delà de tout formalisme gratuit, c'était le galop à vous couper le souffle des « Chevaux de feu ».

Il était d'un réalisateur pour nous inconnu, Sergueï Paradjanov. Un nom de consonance russe, mais Paradjanov est géorgien, né à Tbilissi en 1924. « Les Chevaux de feu » était son quatrième film. Après des études cinématographiques à Moscou, Paradjanov avait commencé une carrière de metteur en scène aux studios Dovjénko, à Kiev. Avec « Les Chevaux de Feu », une œuvre s'affirmait, qui eût été à la gloire du cinéma et de l'Union soviétique.

On attend encore le film suivant de Paradjanov. L'œuvre espérée avortait. Non que Paradjanov soit mort : il a disparu dans l'archipel du Goulag. Arrêté pour des raisons myérieuses et qui changent selon les interlocuteurs ou les sources (homosexualité ? vol d'icône ? ou, tout simplement, excessif exercice de la liberté de pensée ?). Paradjanov croupit dans le no man's land carcéral soviétique depuis trois ans.

Personne ne sait rien de lui. Que faire ? On ne peut tout de même pas demander à l'infâme Pinochet de récidiver dans le lamentable échange de bagnards. Aragon, Edgar Faure, Jacques Favet, Simone Signoret, Yves Montand ont été alertés. On va essayer de mobiliser Amnesty International. En attendant, il faut s'inquiéter de Paradjanov, demander de ses nouvelles à ceux qui ont l'oreille du Kremlin. Solliciter nos amis du P. C. — mais ont-ils encore l'oreille du Kremlin ? Il faut parler de Paradjanov.

Jean-Louis BORY

"ARMENIA" répond...

Monsieur Jean-Louis BORY
aux bons soins du « Nouvel Observateur »

Monsieur,

Nous avons lu avec émotion, dans « Le Nouvel Observateur » du 23 au 31 janvier, l'appel que vous lancez pour retrouver Paradjanov. Nous vous sommes particulièrement reconnaissants de vous intéresser au sort de notre malheureux compatriote qui, bien que né à Tbilissi, est Arménien.

D'ailleurs, les journaux européens ont titré, dès la projection de ses premiers films : « Un Arménien a élevé au rang international le cinéma ukrainien ».

Pour nous, Français d'origine arménienne, Paradjanov est surtout le prestigieux metteur en scène de « Sayat Nova », devenu ensuite « La couleur des grenades », salué par les critiques étrangers en tant que chef-d'œuvre.

En effet, son premier titre évoquait, en même temps que la Renaissance arménienne du 18^e siècle, un personnage auréolé de légende, merveilleusement doué, poète de cour incomparable dont tous les peuples du Caucase chantent encore les œuvres.

Entré dans les ordres par suite d'un amour malheureux, sa fin fut édifiante : voyant les envahisseurs barbares pénétrer dans l'église Saint-Géork de Tbilissi où il se trouvait, il se dressa seul devant la multitude pour l'empêcher de profaner le lieu saint ; criblé de coups, il mourut au pied de l'autel, en face du Christ cloué sur la Croix.

Puisse votre généreux article alerter le plus grand nombre possible de personnalités susceptibles de faire accélérer la libération de Paradjanov que notre modeste journal ne cesse de demander.



U.G.A. Ardziv

Pendant les mois de décembre et janvier, l'U.G.A. Ardziv n'a pas progressé au classement mais a consolidé sa place de 4^e qu'elle occupait à la fin novembre, et de surcroît s'est qualifiée pour le tour suivant de la Coupe de Provence.

— Le 5 décembre 1976, l'U.G.A. Ardziv recevait Cassis. Devant une formation de bas de tableau, on attendait mieux de l'équipe arménienne qui ne sut pas imposer son jeu face à une équipe entreprenante, il est vrai. Après une domination visiteuse qui permit à Boghossian de se mettre en valeur, c'est sur un coup franc tiré par Rossi (18^e) que Kernaker en voulant dégager son camp donnait l'avantage aux aiglons. La réaction ne se fit pas attendre : à la 21^e minute Boghossian fut suppléé par la verticale alors qu'il était battu. Après la mi-temps, l'U.G.A. faillit aggraver le score : la transversale renvoyant un tir d'un Arménien. Après que la verticale eut sauvé une nouvelle fois Boghossian (74^e), celui-ci s'inclina à la 75^e minute sur un tir très appuyé de Henge. Le score de 1 à 1 reflète bien la physionomie de la rencontre dans laquelle l'efficacité de la ligne d'attaque arménienne fit défaut.

— Une semaine plus tard, l'U.G.A. se rendait à Port-de-Bouc. Après avoir observé une minute de silence à la mémoire d'un rugbyman local décédé, les équipes pratiquèrent un jeu d'un niveau assez bas. La première mi-temps fut équilibrée : après une occasion sérieuse de part et d'autre, ce sont les locaux qui ouvrirent le score

sur une très belle reprise de Salavert (28^e). A la 35^e minute Averikian profitait d'une erreur de la défense pour égaliser.

La deuxième mi-temps fut identique à la première et si Port-de-Bouc devait l'emporter grâce à un but de la tête de Salavert (60^e), l'U.G.A. aurait pu égaliser dans le dernier quart d'heure.

— La nouvelle année a peut être donné de l'inspiration aux joueurs arméniens car le 9 janvier, pour le dernier match aller, l'U.G.A. a obtenu un large succès (4 à 1) face à l'équipe des Caillols au stade Sénafra.

Pourtant dès la cinquième minute, profitant du ralentissement de la balle sur une flaque d'eau, Di Marco donnait l'avantage aux visiteurs. Malgré le pressing des joueurs locaux le score ne changera pas jusqu'à la 50^e minute où l'égalisation tant attendue survint grâce à une tête de Tedjiroglou sur corner tiré par Creps. Six minutes plus tard (56^e), Creps de la tête donnait l'avantage aux Aiglons.

C'est sur exploit personnel que Turpinian creusait l'écart à la 80^e minute et à la 85^e minute Touriguian aggravait à nouveau la marque. Ce large succès par 4 à 1 obtenu par l'U.G.A. indique que l'attaque arménienne s'est enfin réveillée et est capable de se montrer très efficace.

— Le 23 janvier l'U.G.A. accueillait l'U.S. 1^{er} Canton pour le premier match retour. A nouveau l'équipe locale se fit surprendre au début de la rencontre (5^e) : Levandowski marquant un but sur exploit personnel de Slimani. La réaction de l'U.G.A. fut immédiate : après une domination stérile d'un quart d'heure, Touriguian

(20^e), déborda et tira à ras-terre, Zacharian détournant la balle dans ses propres buts.

Les deux équipes pratiquèrent ensuite un jeu de bonne qualité et le score final de 1 à 1 reflète bien la physionomie d'un très beau match.

— Le 30 janvier, l'U.G.A. rendait visite à Marignane, et l'on pouvait redouter la réaction d'une équipe locale qui ne « trouve » pas et qui a sombré dans les profondeurs du classement. C'est d'ailleurs face à une équipe très décidée que l'U.G.A. fit front durant 90 minutes. Après une domination locale, l'Ardziv « hérita » d'un pénalty que Touriguian transforma en but (24^e), celui-ci, après le repos, permettait à son équipe de prendre le large grâce à un joli but (61^e).

Malgré un forcing final de Marignane qui se solda tout de même par un but de Mosa (82^e), l'U.G.A. put préserver par 2 à 1 le gain du match.

— Ainsi après 13 rencontres, l'U.G.A. Ardziv avec 5 victoires, 4 nuls et 4 défaites occupe la 4^e place à 5 points du solide leader Salon.

— En Coupe de Provence, l'U.G.A. a gagné sa place pour le cinquième tour en battant Saint-Marcel après un match équilibré qui dura 120 minutes.

En première mi-temps, après quelques occasions de part et d'autres, Nazaretian, à la 34^e minute reprenait victorieusement un centre et ouvrait ainsi la marque. Le but égalisateur de Saint-Marcel s'obtenait juste après le repos : Boghossian repoussait faiblement un coup franc adverse, ce dont profitait Kadry. Après ce but, l'U.G.A. dominait et obtenait un grand nombre de corners qui ne donnèrent rien.

Dès le début de la prolongation, Toudayan surprenait le goal adverse par un centre tir très astucieux : l'U.G.A. prenait donc l'avantage par 2 à 1 et devait le conserver jusqu'à la fin.

J.S. Saint-Antoine

La J.S.A. Saint-Antoine continue à se comporter de bonne façon, dans le groupe II de promotion d'honneur « B », car elle se trouve dans le quatuor de tête dont « sortira » probablement le champion 77.

— Le 5 décembre, la J.S.A. accueillait le leader La Ciotat : le score nul de 2 à 2 qui sanctionna la partie fut peut-être au désavantage de la J.S.A., mais malgré tout, le match fut plaisant à voir entre deux équipes candidates au titre.

— Une semaine plus tard, la J.S.A. se déplaçait à Montredon coleader du championnat ; il est inutile de préciser l'importance de ce match qui survenait une semaine après la venue de l'autre leader La Ciotat.

Malgré un vent violent qui soufflait pendant toute la partie, les deux équipes ont pratiqué un football de qualité. La partie fut très équilibrée, les locaux dominaient territorialement mais se heurtaient à une défense intraitable, quant à la J.S.A. elle procédait par contre-attaques rapides et dangereuses.

On s'acheminait vers un score nul logique lorsqu'à la 88^e minute Chareyre lançait Mahseredjian qui, malgré un angle très fermé marquait le seul but de ce match. La J.S.A. obtenait une victoire (1 à 0) très précieuse.

— La dernière manche des matches aller devait se dérouler le 9 janvier au stade de La Martine : l'U.S. Endoume étant l'hôte du jour.

La première mi-temps fut à l'avantage de la J.S.A. qui n'arrivait pas à tromper le gardien adverse Bigeon qui effectua une très grande partie : les essais de Elmassian (19^e et 44^e), Chareyre (25^e), Kouyoudjian (30^e) permirent à Bigeon de montrer ses qualités de gardien.

La deuxième mi-temps fut l'image de la première : Mahseredjian (50^e), Mar (58^e), Chareyre (60^e) voyant leurs tirs arrêtés par le goal. Mais à la 62^e minute, la J.S.A. faillit encaisser un but sur contre-attaque.

Alors que les spectateurs quittaient le terrain, le grand Chareyre, sur une balle aérienne, reçut le ballon sur la poitrine et pénétra avec lui dans les filets : la J.S.A. gagnait in-extremis par 1 à 0 une partie qu'elle méritait bien de remporter.

— Comme le premier match aller où le déplacement au C.A. Gombertois fut remis en raison du mauvais temps, le premier match retour n'eut pas de résultat car le match fut arrêté sur le score de 1 à 0 en faveur de la J.S.A.

— Le 31 janvier, la J.S.A. était l'hôte de Martigues : la première période vit une équipe arménienne décidée qui donnait du fil à retordre aux locaux, de surcroît Terzian, excellent, faisait bonne garde devant sa cage.

Peu après le repos, les Martégaux ouvrirent le score, mais la J.S.A. devait réagir : sur une erreur défensive, Mar égalisait et Honorat sur coup franc donnait l'avantage (2 à 1) à la J.S.A. qui devait le conserver jusqu'au coup de sifflet final.

Après 13 journées de championnat, la J.S.A. occupe la 3^e place avec 29 points pour 7 victoires, 3 nuls, 2 défaites. Le leader Vitrolles a quatre points d'avance sur la J.S.A. qui compte un match de retard à domicile.

— En Coupe de Provence, la J.S.A. s'est qualifiée pour le cinquième tour en battant Cassis (P.H. « A ») par 2 à 0.

Christian MANOUKIAN



LYON - DECINES - NIMES

Photos Marcel DEMIRDJIAN.

Valence : Nîmes - Lyon-Decines (1-0) Toujours la même histoire

— Eh oui ! c'est toujours la même histoire dans ces matches de Coupe de France opposant un petit à un grand de Première Division. Rien à perdre pour l'un, tout à perdre pour l'autre. Du coup, les mécanismes psychologiques prennent souvent le pas sur les atouts techniques et les capacités tactiques, et on finit par ne plus savoir qui est qui, qui est le professionnel, qui est le promotionnaire.

Ce Nîmes - Lyon Decines n'a pas échappé à la règle, et on aurait été bien audacieux, au terme des quarante-cinq premières minutes par exemple, d'affirmer que les « bleus » de Djorkaëff avaient souffert de la comparaison avec les « rouges » de Firoud.

Les Gardois n'avaient jamais trop su sur quel pied danser devant cette étonnante équipe decinoise qui, loin de se jeter aveuglément dans la bataille, avait joué le coup très lucidement. Se regroupant vite et bien en défense, mais ne négligeant jamais une occasion de venir empoisonner la défense nîmoise par l'intermédiaire, le plus souvent, de ce remarquable numéro 9 qu'est Patrick Attar qui donna bien du fil à retordre à Mith.

Du coup, l'équipe de Firoud était obligée, elle aussi, de serrer sa garde, de jouer sobriement, car elle se savait à la merci d'un contre.

Oui, au moment où survint la mi-temps, et alors que les promotionnaires lyonnais regagnaient leurs vestiaires, salués par des « U.G.A. » au son du saxo-soprano et des clarinettes de Kojakian, oui, à ce moment-là, on se demandait bel et bien si Nîmes n'était pas en passe de figurer sur la liste, ouverte la veille par Nancy, V.A. et Laval, des victimes de ces 32' de finale.

Le président Calabro, pas rassuré du tout, allait fort heureusement pouvoir calmer son inquiétude grandissante, à la 56' minute, lorsque Girard parvint à reprendre victorieusement de la tête une balle centrée de la gauche par Domarski.

On pouvoit penser, à ce moment-là, que Nîmes, libéré, allait enfin montrer son vrai visage et s'acheminer vers une victoire beaucoup plus nette.

Il n'en fut rien et c'est en cela surtout que les Nîmois peuvent être critiqués.

Car s'il n'est jamais facile de trouver l'ouverture dans un tel match, et devant un tel adversaire, il est beaucoup moins pardonnable de gâcher des occasions aussi nettes que celles qui échurent aux Gardois pendant la dernière demi-heure.

Qu'il ne se soit jamais trouvé un Nîmois pour reprendre et glisser au fond l'une des cinq ou six balles imprudemment relâchées par le gardien lyonnais, voilà qui n'est pas normal.

D'une manière générale d'ailleurs, les Nîmois firent preuve tout au long de la rencontre d'une trop grande passivité, et il n'est pas à leur honneur d'avoir été fréquemment battus par leurs adversaires dans la conquête du ballon. Et quand ils parvenaient à mener une attaque à peu près à son terme, ils se compliquaient bien inutilement la tâche au point de manquer ce qui paraissait... immanquable.

On comprend dans ces conditions que la qualification, pour appréciable qu'elle ait été, n'ait pas suffi à déridier Kader Firoud qui pestait contre « le romantisme et le manque de réalisme » de ses finisseurs.

Et René Girard, à qui Nîmes devait malgré tout d'avoir échappé au massacre des ténors résumait bien l'opinion de tous ses camarades lorsqu'il affirmait : « Eh bien ! nous aussi nous sommes passés bien près de l'élimination ».

Oui, il avait bien raison de le dire, et il faut ici — car elle y est quand même pour beaucoup — saluer comme elle le mérite, cette belle équipe de Lyon-Decines qui vaut assurément et largement d'ores et déjà la Division d'Honneur.

Tchouki Djorkaëff a fait là du beau et bon travail, et le soutien fervent d'une imposante colonie arménienne, en même temps que la très belle résistance opposée à Nîmes, constituent les premières récompenses, amplement méritées. Il y en aura d'autres.

Philippe Tournon

NIMES : Orlandi - Mansouri, Mith, Sanlaville, Champ - Bois-sier, Girard, Domarski - Dussaud Luizinho, Boyron. Entraîneur : Firoud.

LYON-DECINES : Obitz - Boznakian, Bazoukian, Bardon, Latrèche - Caltagirone, Djorkaëff, Dumas - D. Attar, P. Attar, Lago. Entraîneur : Djorkaëff.



Le gardien nîmois Orlandi dégage comme il peut.



Sortie pied en avant du gardien nîmois.



Le 3 nîmois joue du pied mais aussi du coude.



Pounardjian aux prises avec deux Nîmois.



Sur cette action l'U.G.A. va marquer mais le but sera refusé !

Jean Djorkaëff, meneur de jeu de l'équipe.





LA MUSIQUE

LA Musique et la Danse font manifestement partie intégrante de l'Homme dans ses aspirations les plus profondes, et lui donnent une dimension universelle. Les Sociétés, même les plus primitives, ont toujours éprouvé le besoin, soit de taper sur une peau d'animal tendue, soit de faire vibrer une corde tendue sur un support, soit de souffler dans un roseau effilé un son mélodieux. Les évolutions dans le temps et l'espace ont adapté ces instruments en les perfectionnant sur le plan technique et en leur donnant parfois un caractère géographique ou régional, qui font que, telle musique est étiquetée orientale ou telle autre extrême-orientale, par exemple, et qui ne sont en fait qu'une interprétation locale ou régionale d'un Phénomène Universel qu'est la Musique.

La musique arménienne n'échappe pas à cette règle. Le folklore arménien remonte dans la nuit des temps ; elle a subi des influences diverses et continue sans doute d'en subir tout en gardant une originalité qui lui est propre. Elle s'est forgée au cours de son histoire à travers de nombreux siècles pour ne pas dire des millénaires. Elle reflète ses joies, ses peines, ses préoccupations, sa façon de vivre, ses acti-

vités, sa vie. C'est l'âme d'un peuple, c'est son originalité, c'est un élément parmi d'autres de son identité.

La musique arménienne ne peut échapper à son cadre géographique qui est ce Moyen-Orient, au carrefour de l'Asie et de l'Europe. Et comment ne pas reconnaître dans certains solos de Doudouk une note asiatique ou tibétaine sans doute ramenée par les caravaniers empruntant la route de la soie ; la finesse du mouvement des mains des danseuses évoquant les mouvements de danseuses extrême-orientales.

L'influence caucasienne plus directe, et pour cause, apporte un rythme frénétique, viril, voire acrobatique surtout chez les danseurs.

L'Orient apporte une ligne mélodique, nostalgique parfois triste qui est belle. Mais il a fallu en éliminer la trop grande facilité et surtout la truculence. Et un effort de purification a été entrepris au début de ce siècle pour éliminer de la musique arménienne les influences qui la dénaturaient. Il faut citer ici en premier lieu, le Révérend Père Komitas qui, à partir de cette musique bigame, a su en tirer une musique filtrée, épurée, qui était en fait la véritable mu-

Exemple de comédie musicale folklorique.



Une grâce infinie dans les mouvements





Danse d'inspiration caucasienne.

ET LA DANSE

sique arménienne, c'est-à-dire celle du peuple, à savoir celle des paysans, des bergers, des villageois. Komitas, à partir de là, a jeté les bases d'une musique classique arménienne ayant comme pôle d'attraction l'Europe et, pour certains, l'école russe a servi de cadre.

Parmi les autres compositeurs, nous ne ferons que citer Spendiarian et Ganatchian ; Khatchadourian a eu la consécration internationale et il est venu se mêler au concert des grands compositeurs européens. Même si l'Europe se bouche parfois les oreilles quand il s'agit de musique arménienne qu'elle assimile à d'autres musiques (russe, orientale, etc...). Mais les Arméniens ne pouvaient échapper à cette attraction européenne qui représente à tort ou à raison une certaine universalité de la musique.

Quoiqu'il en soit, la musique folklorique arménienne est bien vivante, elle n'est pas du tout figée comme certains le croient mais évolutive avec des racines profondes et c'est en cela qu'elle est pleine d'Espérances.

Textes et photographies
Marcel DEMIRDJIAN



Danse des bergers.



de l'utilité des études

ORIENTALISTES philologues et historiens, linguistes, historiens de l'Eglise, exégètes de textes bibliques et patristiques ont reconnu en Europe, voici deux siècles, l'intérêt des études arméniennes et leur apport aux sciences linguistiques et historiques.

Dès 1812 à nos jours, l'arménien est enseigné régulièrement à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes de Paris : c'était le premier enseignement en Europe. Depuis, l'étude de l'Arménien et de l'histoire d'Arménie fait partie du programme de plusieurs universités européennes et américaines. Toutefois, le centre des études arméniennes, avec ses multiples branches, reste, à juste titre, l'Arménie moderne avec sa langue maternelle, l'arménien oriental.

On compte actuellement plus de cinq millions d'Arméniens dont la moitié, jetée hors de la terre de ses pères à la suite d'événements tragiques et dispersée dans le monde entier, parle et écrit l'arménien moderne occidental.

Les Arméniens sont de race et de langue indo-européennes, de religion chrétienne depuis la fin du troisième siècle, avec leur Eglise apostolique nationale et autonome.

« La permanence arménienne est fondée sur le roc », écrivait l'aca-

démicien René Grousset, historien renommé. Cette permanence est plus que doublement millénaire. Mais l'intérêt de la civilisation et de la culture arméniennes commence au début du cinquième siècle, par l'invention de l'alphabet, la formation d'une langue littéraire, fixée dans la version arménienne de la Bible, dans d'autres traductions faites du grec et du syriaque, ainsi que dans les œuvres originales d'auteurs arméniens.

Un religieux arménien, Mesrop Machtoz, crée l'alphabet national vers 406, qui sert encore à écrire l'arménien moderne. Lui et le chef suprême de l'Eglise arménienne de l'époque, le catholicos Sahak, secondés par une pléiade d'élèves intelligents et doués, tous versés dans le grec et le syriaque, traduisent, de 406 à 462, d'abord les livres bibliques et liturgiques, puis des œuvres exégétiques, patristiques, hagiographiques, martyrologiques, homélitiques, canoniques et historiques, dont une quarantaine ont échappé aux ravages du temps, à la destruction des envahisseurs barbares et des abolisseurs de civilisation.

De cette première moitié du cinquième siècle on a aussi, autant qu'ils nous soient parvenus, des livres de prières, d'hymnes, d'homé-

lies, de chroniques et de philosophie d'auteurs arméniens. L'arménien n'avait pas été écrit jusque-là, le génie arménien n'avait pas brillé en sa langue maternelle.

Traductions et productions de littérature religieuse et profane se multiplient plus ou moins au cours des siècles, créant ainsi un riche patrimoine national qui, par sa langue et son contenu, a attiré vivement l'attention des érudits européens. D'autres furent intéressés par l'art arménien de l'architecture et des miniatures.

La langue arménienne ne fut connue qu'avec l'invention de l'alphabet et le florissement de la littérature nationale. Avant, c'est la préhistoire.

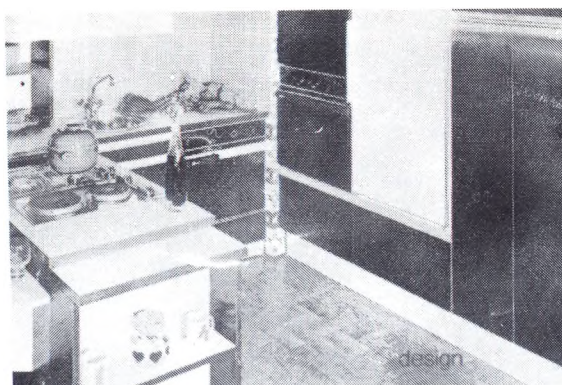
On distingue l'arménien ancien, l'arménien moyen et l'arménien moderne avec ses deux branches « orientale » et « occidentale ».

L'ancien arménien suscita l'intérêt des linguistes comparatistes par ses racines, sa phonétique et sa grammaire indo-européennes, qu'il avait gardées au cours des siècles. Il fut confirmé immédiatement comme une langue indo-européenne. Mais à cause de nombreux mots d'origine iranienne entrés dans son vocabulaire, il fut d'abord rattaché, à tort, à la branche indo-iranienne de la famille. Ces em-

FABRIQUE DE MEUBLES LAURENT

7 MEDAILLE D'OR DE LEUR FABRICATION

PROPRIETAIRE EUKSUZIAN



2^e AVENUE N° 42 -

OUVERT LE DIMANCHE

Z. I. DE VITROLLES

arméniennes

prunts proviennent d'une longue domination iranienne. M. Hübschmann, savant allemand, démontra définitivement que l'arménien forme un groupe spécial parmi les langues indo-européennes, ne dépendant d'aucune autre et n'ayant de liens particulièrement étroits avec aucune autre. C'est l'un des aspects propres qu'a pris l'indo-européen commun avec le temps, et il est très intéressant de ce point de vue : « Tout en conservant beaucoup de traits de l'indo-européen commun et en se dénonçant, au premier coup d'œil, pour une langue apparentée au sanskrit, au grec, au latin, au slave, etc..., l'arménien a pris ainsi un aspect original qui le différencie profondément de toutes les autres langues de la famille indo-européenne » (A. Meillet).

Des linguistes européens ont consacré des dizaines de travaux à l'étude de l'arménien ancien ; cependant on est loin de découvrir tous les secrets profonds de cette langue, qui par son vocabulaire et sa syntaxe, a permis de traduire la pensée grecque avec exactitude et finesse.

La littérature arménienne a toujours attiré ceux qui étudient sérieusement les textes bibliques et patristiques. En effet, la Bible arménienne est l'une des plus anciennes versions, faite d'abord sur le syriaque et puis revue sur un manuscrit grec sûr. Les philologues européens qui ont étudié le texte de la Bible arménienne et l'ont comparé avec le grec, ont couronné cette version comme la « Reine des traductions ».

Certaines traductions arméniennes ont, en plus de leur valeur propre, celle de remplacer les originaux de joyaux de la littérature chrétienne syriaque et grecque, perdus ou ignorés encore parmi les manuscrits des bibliothèques. Et même lorsqu'on possède le texte original, ou on le découvre grâce au témoignage de la traduction arménienne, il s'avère parfois que celle-ci a l'avantage de reproduire un texte plus ancien et exempt d'interpolations et de défauts. Ces titres de noblesse amènent les spé-

cialistes vers la littérature arménienne : ils étudient de plus en plus l'ancien arménien pour avoir accès à ces traductions. Ils sont rejoints par les historiens des chrétiens orientales, désireux d'en savoir plus, et à la source même, sur l'Eglise arménienne apostolique, nationale et indépendante, dont les livres saints, le rituel, les prières, les chants, les hymnes et les cantiques, le recueil de droit canon demeurent en arménien ancien. Que d'études, de traductions et de publications à faire !

Historiens et chroniqueurs arméniens, par l'intérêt documentaire et les aspects originaux de leurs œuvres, ont éveillé, au début du siècle dernier, l'attention des historiens du Bas-Empire et de l'Orient en général, tels un Saint-Martin, Dulaurier, Mohl, Brosset, pour ne citer que des Français. Cet intérêt s'explique par la configuration géographique et l'histoire politique de l'Arménie : pour son malheur, et sans qu'elle le veuille, elle a été mêlée incessamment aux affaires des Iraniens, des Romains, des Arabes, des Grecs, des Seldjoukides, des Croisés, des Mongols et, en général, de tout l'Orient, depuis le début du 4^e siècle jusqu'aux temps les plus modernes. Les chroniqueurs arméniens permettent de contrôler les annales de toutes ces nations et fournissent souvent des renseignements nouveaux et des éclaircissements d'une grande valeur, puisés aux sources même. Pour les lire, il est indispensable de connaître l'arménien ancien, car même au 14^e siècle, la langue de la littérature officielle est restée l'ancienne.

Après le 10^e siècle, la littérature arménienne fournit aussi des œuvres d'inspiration poétique, des livres de médecine, de droit, etc...

Il faut savoir aussi l'arménien moderne, pour être à même de lire les études des érudits arméniens de nos temps.

Martiros MINASSIAN
Chargé de recherches
arménologiques
à l'Université de Genève

spécialités culinaires

KOURABIE (Biscuits sablés)

Pour les proportions, se servir d'un verre à eau (moyen).

1 verre de beurre à peine fondu,

1 verre 1/2 de sucre,
2 verres de farine.

Battre le beurre jusqu'à ce qu'il devienne mousseux.

Ajouter le sucre et travailler le mélange.

Ajouter la farine. Travailler l'ensemble jusqu'à obtenir une pâte ferme.

Découper les biscuits en losange et les disposer sur une plaque beurrée.

Faire cuire au four (thermostat 4 ou 5).

Les biscuits cuits doivent rester blancs.

TAAN ABOUR (soupe à base de blé et de yaourt)

Ingrédients :

1 verre de gorgod (blé)

2 verres de yaourt

1 cuillerée de farine

40 g de beurre

un peu de menthe

une pincée de sel.

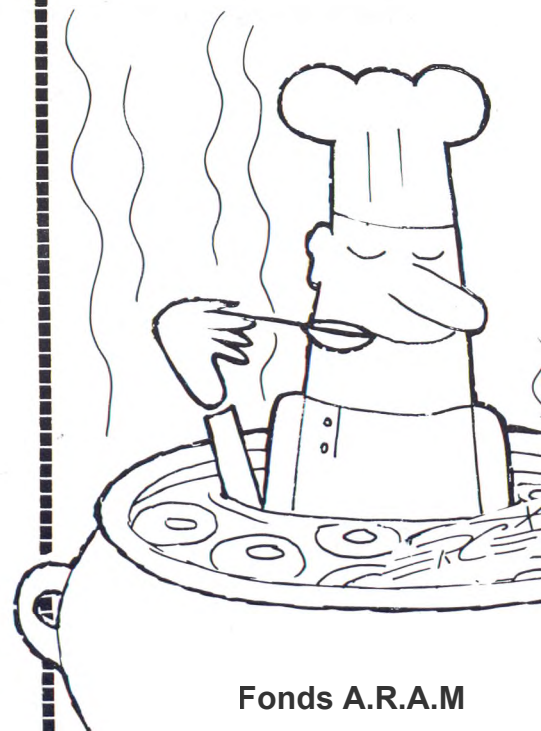
- Après avoir lavé le gorgod, le faire bouillir dans la quantité d'eau nécessaire pour obtenir un mélange crémeux. Laisser refroidir.

- Diluer la farine dans un peu d'eau et l'ajouter au yaourt. Bien battre le mélange.

- Une fois le gorgod refroidi, lui incorporer le mélange yaourt plus farine.

- Faire cuire à feu doux en y ajoutant un peu de menthe hâchée.

- Terminer la cuisson en incorporant le beurre, sans cesser de remuer.



NOTRE DEVENIR ?...

AU crépuscule de ce que nous pouvons appeler l'arménophonie en dehors de l'Arménie, il est bon de connaître les sentiments de nos compatriotes qui n'ont jamais quitté leur pays. Car lorsque ces derniers s'aventurent à visiter l'étranger et plus particulièrement les lieux où vivent les Arméniens, ils distinguent avec une acuité qui leur est personnelle que nous perdons non seulement l'usage de la langue arménienne, mais que la personnalité arménienne se dissout lentement comme succédant à la perte de la langue ou comme corollaire à cette dernière.

Sans doute est-ce là l'inéluctable, une transmutation devant incontestablement s'opérer, mais malgré cela ne devons-nous pas regretter la perte de nos valeurs morales, intellectuelles, artistiques, religieuses, non pas que les peuples parmi lesquels vivent les Arméniens en soient dépourvus, mais parce que notre conception et la leur en diffèrent fondamentalement.

Pour illustrer ces réflexions je vous demande de lire la nouvelle ci-dessous que j'ai traduite. Cette nouvelle est d'Ardashess Kalantarian, elle a paru sur le Kragan Terth (Gazette Littéraire) du 9 janvier 1976. Le Kragan Terth paraît à Erévan, en Arménie.



LES KOALAS

LES petits animaux se déplaçaient avec lenteur sur les branches de l'arbre, mâchant sans cesse, et en se déplaçant ne portaient aucune attention aux personnes qui les photographiaient. Ils avaient des yeux naïfs, peureux et humides, et de pitoyables mentons.

— Portez votre attention sur ces animaux rares, Mesdames et Messieurs, disait le guide d'une voix haute et solennelle. Ce sont les remarquables oursons australiens, et on les appelle des koalas, ce qui signifie dans la langue des indigènes : « qui ne boit pas ». Réellement les koalas ne boivent pas d'eau et appartiennent à la famille des marsupiaux. Leur seule nourriture est composée de feuilles d'eucalyptus. Ils vivent sur ces arbres là, et sont absolument privés de tous moyens de défense. Heureusement pour eux il n'y a pas en Australie d'animaux voraces, Mesdames et Messieurs, abstraction faite bien évidemment de l'homme.

Le guide se mit à rire à la suite de cette réflexion, d'un rire qui laissait deviner qu'elle devait la faire chaque fois qu'elle prononçait ce qui précédait. Les touristes rirent aussi.

— Vous pouvez photographier les koalas sans gêne, seulement il est défendu de les effrayer. Voyez comme ils ont peur ; tout-à-coup elle proféra un cri et projeta avec élan son doigt vers les oursons. Ils s'arrêtèrent de mâcher et protégèrent leurs yeux avec leurs petites pattes. C'était vraiment risible et attristant.

— Notez bien que les koalas ne vivent nulle part en dehors de l'Australie. On a souvent essayé de les acclimater ailleurs, mais il est impossible pour eux de vivre en dehors de leur patrie, ailleurs ils disparaissent.

Armen Kasparian prit quelques photographies de ces animaux bizarres. Puis il s'arrêta longuement auprès des kangourous. Il sortit de sa poche un morceau de pain qu'il avait emporté avec lui sur les conseils de l'interprète, et lorsqu'un kangourou familier dans une démarche ridicule s'approcha de lui, il le lui donna. Le kangourou s'appuya sur sa queue solide et épaisse et éleva ses pattes incroyablement mignonnes et féminines. Au même moment sa poche s'entrouvrit avec précaution et l'on vit la tête au menton pointu du nourrisson. Le kangourou saisit avec rapidité le morceau de pain avec l'une de ses pattes, tandis qu'avec l'autre il le poussa en même temps que le nourrisson dans sa poche, les cachant aux yeux étrangers et aux dangers. Dans cette attitude instinctive et grossière il y avait une sollicitude maternelle tellement attendrissante qu'Armen Kasparian très touché se mit à sourire.

« La mère en tout lieu et en toute créature est une mère », pensa-t-il ; mais, comme cette pensée lui parut ordinaire et usée, il eut honte en somme comme s'il s'était exprimé à haute voix, s'arrêta, puis s'approcha du banc peint en jaune vif.

Il sentait encore le vent de l'océan caresser son visage, et il lui semblait que son corps était bercé par le mouvement des flots. Avant de venir en ce parc des koalas et des kangourous il était resté couché près de trois heures sur le dos à la surface de la mer, au gré des vagues, regardant émerveillé un ciel limpide, et tachant sur une mappemonde de trouver le lieu où il se trouvait. Ceci était très intéressant et semblait un songe. Comment aurait-il pu penser qu'il se trouverait un jour, ici, à l'autre bout du monde, au sein de l'Océan Pacifique, dans cette petite ville d'Australie où ne vivait en tout et pour tout qu'un seul Arménien. C'est étonnant, les Arméniens en général ne peuvent vivre isolés. Mais lui le pouvait.

« C'est un homme important ! lui avait dit un Arménien de Melbourne. Téléphonnez-lui sans faute. Il est très arménophile, il sera content ».

— Je téléphonerai dans la soirée décida Armen Kasparian.

—○○○—

— Oui !

A l'autre bout du fil quelqu'un se mit à parler en anglais.

— Je voudrai Panturth Tjarekian — dit en arménien Armen Kasparian —

— C'est moi-même Panturth ! est-ce vous Monsieur Kasparian ? Mon ami de Melbourne m'a téléphoné. J'attendais votre coup de fil. Quand êtes-vous arrivé ?... J'en suis très heureux. Comment allez-vous ?... Nous aussi nous

allons très bien. Ma femme savez-vous est anglaise, mais elle comprend un peu l'arménien. Ma fille aînée le comprend aussi, mais elle ne sait le parler. Tandis que la cadette, elle ne comprend absolument rien cette nullité. Combien de jours restez-vous ? Où êtes-vous descendu ? Au « Parc Royal », est-ce un hôtel ou un motel ?... Un hôtel !... Est-ce un bon hôtel ? Payez-vous cher ? Vous n'en savez rien !... Ça doit être cher, très cher. Ici tout est cher, vivre est cher, mourir est cher.

Panturth Tjarekian se mit à rire.

— Je vais plaisanter, avertit-il. Ici en Australie seul le mouton est bon marché, aussi personne ne veut en être un.

Et il riait tant et tant qu'Armen Kasparian sourit, et se dit qu'il devait avoir un besoin impérieux de parler arménien.

— Vous êtes actuellement à l'hôtel Monsieur Kasparian ? Bien, dans quinze minutes j'y serai. Dommage, vous auriez dû être là quelques jours plus tôt, nous aurions pu passer plus de jours ensemble. Malencontreusement, j'ai perdu ma mère hier.

— Comment ?

— Oui, ma mère est décédée hier, il nous faudra l'enterrer lundi.

Quelle drôle de situation, guère plus tôt il était en train de parler longuement, de rire, prévenant qu'il allait plaisanter.

— J'en suis très, très navré, murmura confus Armen Kasparian, de tout cœur j'en suis peiné.

— Oh, ça ne fait rien, répondit Panturth Tjarekian, ma mère avait presque 80 ans.

— Mais une mère reste une mère, dit Armen Kasparian, et involontairement il rougit contrarié par l'usage répété de cette pensée assez courante et usée qui semblait à présent sans signification.

— Non, ici c'est différent..., oh, ma mère était âgée. Elle n'était d'aucune utilité à la maison. Pour ne pas être à notre charge, elle faisait de temps à autre quelques petits travaux, car ici on n'aime pas les gens inactifs, on les met dans des asiles de vieux.

Armen Kasparian écoutait confus.

— Je peux imaginer maintenant votre état, dit-il, je sais combien vous devez être ému. Excusez-moi de vous avoir dérangé ; que puis-je dire...

— Non, non, dit en s'énervant Panturth Tjarekian, j'arrive. Je veux m'entretenir avec vous, parler en arménien. Que n'êtes-vous venu quelques jours plus tôt, mon Dieu ! ma mère adorait parler en arménien, mais personne ne lui parlait. Vous auriez parlé longuement. Vous savez, ma mère n'apprit aucune autre langue en dehors de l'arménien, elle ne voulait pas apprendre. J'arrive tout de suite.

— Je vous en prie, vous devez avoir tant de peine, ne vous dérangez pas, pria de tout cœur Armen Kasparian. On ne savait pas réellement pour quelle raison il ne voulait plus voir cet homme.

— Non, non ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que je viens, insista Panturth Tjarekian, et afin qu'il n'y ait pas d'objection il raccrocha rapidement.

Une demi-heure plus tard on frappa à la

porte. Un assez bel homme, aux cheveux grisonnants, moustachu, les traits du visage fins, les yeux bleus, entra. Il n'y avait aucun doute c'était Panturth Tjarekian. Il y avait avec lui l'une de ses filles, de teint clair, rondelette, c'était une fille au visage simple et bon ; elle devait vraisemblablement ressembler à sa mère anglaise.

— Monsieur Kasparian, je vous présente ma fille aînée, Vanina !

— Vanina !

— Oui, c'est l'aînée. Savez-vous que je me prénomme Panturth ? Ma femme m'avait dit, si c'est un garçon nous l'appellerons Panturth, mais nous avons eu une fille et nous l'avons appelée Vanina.

— Beau nom, c'est non ? dit-elle en arménien, traînant chaque mot comme torturée.

Ils s'assirent, et Panturth Tjarekian qui vivait en cette petite ville australienne du bord de mer, raconta longuement sa vie. Il était né dans les années 10 dans un petit village du bord de la Mer Noire, près de Sansun, on avait assassiné son père, et ils avaient émigré. Sa mère avait rassemblé les orphelins qu'ils étaient devenus, et était allée s'installer en Grèce. Elle les avait élevés avec beaucoup de difficultés. Panturth pour gagner sa vie que n'avait-il pas fait, où n'avait-il pas traîné ? Il s'était trouvé en Angleterre s'occupant d'un petit commerce, il y avait connu la mère de Vanina et s'y était marié. Puis ils étaient allés en Afrique pour y faire fortune, et avaient séjourné au Ghana. Ensuite, ramassant ce qu'ils avaient pu gagner, ils s'étaient rendus en France. Et ils errèrent encore et encore, et finalement se retrouvèrent en Australie, en cette petite ville du bord de la mer où ils achetèrent un bout de terrain, et ils vivaient.

— Vous savez, cette ville ressemble à Sansun, dit Panturth Tjarekian. Lorsque je suis au bord de mer fermant les yeux je vois notre mer Noire. Connaissez-vous la mer Noire ?

— Oui, très bien, répondit Armen Kasparian.

— Vous savez l'Australie est un beau pays, dit Panturth Tjarekian, puis pensant qu'Armen Kasparian se fâcherait qu'on puisse dire cela alors qu'on a une patrie, il rajouta rapidement, quand on ne vit pas en Arménie, en ce cas le mieux c'est l'Australie. N'est-ce pas ? Ici il n'y a pas de discrimination, personne ne vous dira : Arménien ou Hollandais.

— Arménien, Arménien suis, dit Vanina pour participer à la conversation.

— Quant à moi j'ai entendu dire qu'on n'avait aucune considération envers les Italiens ou les Grecs ici, dit Armen Kasparian, sans nullement penser à cela, mais simplement pour dire quelque chose.

Panturth Tjarekian sembla un peu gêné.

— Oui, c'est vrai, dit-il, mais nous avons ici des Italiens et des Grecs pauvres et sans éducation, et les gens ne les aiment pas. Nous autres les Arméniens sommes un peuple industriel, nous sommes aimés.

— Nous sommes un peuple chanceux, culpa presque avec colère Armen Kasparian, tout le monde nous aime.

Panturth confirma par un oui sans en être convaincu.

Et parce qu'Armen Kasparian durant tout

ce temps avait pensé à la mère de Panturth Tjarekian, il demanda sans transition avec ce qui avait précédé :

— Et votre mère ?

— Et ma mère, quoi ? dit-il étonné comme s'il s'éveillait. Elle était malade. Heureusement elle n'est pas restée longtemps alitée. Pour ainsi dire pas. Bien sûr j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai trouvé un hôpital gratuit. Vous savez de ces hôpitaux où l'on ne soigne pas, mais où l'on garde les malades. Je dois vous le dire en toute honnêteté ce sont des hôpitaux pour indigents. Dans ce pays l'argent a une importance primordiale. L'orange, la pomme n'ont pas de valeur, le mouton nous pouvons l'avoir pour deux ou trois dollars. Mais la vie est chère, et elle le devient de plus en plus. Il faut être intelligent pour entasser l'argent. Nous avons des voisins qui liquident ce qu'ils gagnent en une seule journée en buvant et mangeant. Ce n'est pas possible de vivre comme cela. Ici si vous n'avez pas d'argent vous n'êtes pas un homme.

— Et votre mère ?

— Ma mère nous pria de ne pas la faire hospitaliser. Et... cependant qui pouvait soigner cette pauvre femme ? Ma femme et moi travaillons au magasin, l'une de mes filles travaille dans l'Administration, l'autre est coiffeuse pour dames. Grâce à Dieu ! nous travaillons tous. Nous sommes quatre personnes, et nous avons trois automobiles. La cadette en veut une, elle aussi. Ici les voitures sont aussi chères qu'aïl leurs. On ne peut les acheter pour moins de deux mille dollars. Oh ! évidemment si vous en achetez une d'occasion c'est moins cher, mais...

— Donc votre maman.

— En ce qui concerne maman, c'est un autre problème, elle ne savait parler l'anglais. Elle ne voulait pas aller à l'hôpital car elle ne parlait que l'arménien. En ne parlant que l'arménien peut-on vivre dans un pays comme celui-ci ? Ici il faut être habile, parler cent langues.

— Father, dit à voix basse Vanina, puis elle regarda Armen Kasparian, elle rougit et continua... père ce n'est pas...

— Oui, oui, Panturth Tjarekian s'impatienta, ma fille va être en retard au bureau. Vous savez ici c'est très sévère, si vous arrivez en retard, ne serait-ce qu'une minute, le directeur vous dit : « I am sorry », c'est-à-dire : je suis navré, mais désormais nous ne pouvons travailler ensemble. Vous savez, ils ne crient pas, ils vous disent cela avec beaucoup de civilité.

—oOo—

La demeure de Panturth Tjarekian se trouvait sur une charmante petite colline, à une demi-heure de la ville, à l'orée du bois. C'était juste une petite maison de quatre pièces bien confortable et légère, entourée d'une pelouse bien entretenue, avec de petits mûriers sauvages et d'immenses noisetiers chargés de courtes branches vieilles.

Ils mirent une petite table vert foncé, s'assirent sur de petites chaises légères et fumèrent.

— Le Monsieur n'a-t-il pas faim, demanda la maîtresse de maison anglaise dans un arménien lent, très lent.

— Non, non ! répondit Armen Kasparian, je vous remercie.

— Vous prendrez bien un Brandy, dit Panturth Tjarekian, avec étonnement.

— Généralement je ne bois pas.

— Savez-vous, dans ce pays on ne demande qu'une seule fois, dit Panturth Tjarekian en souriant. Si vous répondez à l'invitation c'est très bien, sinon tant pis.

— Vous agissez très bien, dit Armen Kasparian. Thank you very much.

— Monsieur, do you speak english, s'enquit la maîtresse de maison.

Armen Kasparian bougea la tête négativement.

Et il demanda : comment se fait-il que vous ne receviez personne, où se trouve la dépouille mortelle de la maman ?

Panturth Tjarekian se mit à rire à haute voix.

— Nous n'avons pas de ces coutumes-là ici. Il y a des Maisons Funéraires où l'on garde les défunts, puis on les enterre.

— Votre mère était-elle croyante ?

— Bien sûr, très croyante.

— Mais il n'y a pas d'église arménienne dans cette ville.

— Non, répondit Panturth Tjarekian d'une voix attristée, c'est l'église anglicane qui va l'enterrer.

Pauvre, pauvre maman Haïganush !

Armen Kasparian regardait au pied de la colline la forêt de dattiers et d'ananas qui s'étalait. Plus loin au pied des cimes, bien rangées, nombreuses telles des fourmis, on y voyait des troupeaux immenses de moutons. Il regarda ensuite à ses pieds et s'étonna de ce que l'on puisse cultiver l'herbe si joliment. L'herbe était tondue également sur toute la surface. Il vit des voisins de Panturth Tjarekian jouer au ballon sur leur gazon, riant joyeux. Et il fut blessé au fond de son âme que des voisins puissent rire et jouer quand ici il y avait un deuil.

— Croyez-vous qu'ici la vie soit aisée, entendit-il soudain. C'était la voix de la charmante maîtresse de maison anglaise. Mon mari que n'a-t-il pas fait ? Au début nous avions un élevage de porcs. Nous nous occupions d'eux en consultant des livres, nous n'avons rien gagné. Nous avons eu un élevage de poules, nous nous sommes rendus compte que ce n'était pas grand chose. Elles ont attrapé une maladie, elles s'élevaient au ciel, puis elles retombaient mortes... Tu te souviens, dit-elle en souriant à son mari. Pour ne pas être perdant, Monsieur, nous mangeons du poulet tous les jours.

Ce devait être là des jours vraiment heureux, car l'épouse anglaise et son mari arménien riaient d'une manière étonnante, très fort et longuement, alors qu'Armen Kasparian du coin de l'œil, comme fautif, regardait les voisins dans le jardin.

— Ensuite, nous avons voulu faire le commerce du pineapple, oh Panturth ! comment dit-on pineapple en arménien ?

— Ananas, répondit Panturth Tjarekian.

— Oui, des pineapples il y en avait plein la forêt, c'est pourquoi ça n'avait pas de valeur en ville ? Nous n'avons rien gagné, mais nous avons l'avantage d'être propriétaires de grands terrains. Nous les avons vendus, morceau par morceau, et nous avons été gagnants.

— Nous vivons grâce à Dieu, dit avec satisfaction Panturth Tjarekian, mais nous manquons

énormément d'argent. Ici sans argent on ne peut vivre, pas plus d'ailleurs sans voiture. La ville est étalée, il n'y a pas d'autobus, ils ont supprimé les tramways, et les autos sont chères. Je vais vendre cette maison, puisque j'en ai fait construire une autre. Elle sera terminée dans trois ou quatre semaines... une question d'argent.

Et soudain Armen Kasparian sortit de ses gongs.

— Et la maman qu'a-t-elle à voir là-dedans, dit-il presque en criant.

Un grand silence se fit. On entendit même qu'au loin les voisins, jouant au ballon, parlaient espagnol.

La maîtresse de maison anglaise n'ayant rien compris haussa les épaules pleine de tendresse dubitative et Armen Kasparian en fut terriblement confus.

— Mais par Dieu, vos voisins entendent vos rires !

Panturth Tjarekian regarda Armen Kasparian avec un doux sourire plein de tolérance et de compassion.

— N'écoutez pas votre sensibilité, dit-il, ici tout est différent.

—oOo—

L'église, un petit édifice courant ne se différenciait des autres bâtisses que par une croix. Armen Kasparian avait vu des tas d'églises à travers le monde, les unes grandes, les autres plus modestes, différentes par le style, mais c'était la première fois qu'il voyait une église aussi simple.

D'un magnétophone invisible on entendait le Requiem de Mozart, terriblement émouvant. Sur un socle peu élevé, dans un cercueil ordinaire et noir, était étendue, ses petites mains croisées, une pauvre vieille qui semblait avoir à peine clos ses paupières, tant elle était fatiguée. Elle avait un air qui exprimait de sérieux embarras autant que le doute et l'étonnement. Armen Kasparian se retourna involontairement. Ils n'étaient que deux à l'église, à l'autel officiait un ecclésiastique jeune et sympathique.

— Et oui, il n'est pas possible de fermer le magasin se justifia involontairement Panturth Tjarekian. Ma femme a des courses à faire, mes filles travaillent, l'un de mes amis de Melbourne devait venir, il est en retard. Ici, c'est comme cela que ça se passe... vous savez ça ne sera pas long, ça sera bientôt fini, elle était vieille.

— Oui, répondit Armen Kasparian, sa voix résonna rauque, elle s'était voilée. Du magnétophone, un chœur de femmes se maintenait sur le ton le plus haut, et soudain en marge de ce morceau divin retentit la voix du jeune curé ; il parlait comme si la Maison de Dieu était pleine de fidèles et comme si le monde était plein de croyants. Il essayait de convaincre les gens, leur montrant le chemin et les exigences d'une voix douce et mélodieuse, et ses yeux étaient fixés sur le visage de la pauvre vieille, dans le cercueil noir. Il parlait lentement, prononçant syllabe par syllabe chaque mot, et ses mots résonnaient dans la pénombre des basses voûtes de l'église.

Armen Kasparian vit Panturth Tjarekian se mettre à genoux, et comme il était discourtois de rester seul debout il s'agenouilla à son tour. Il entendit soudain Panturth Tjarekian éclater en sanglots, et il le regarda étonné.

— Ah ! vous ne savez pas ce que le curé dit, murmura-t-il au milieu de ses sanglots. Il parle de l'exode, du destin des Arméniens, et il dit alléluia pour ma malchanceuse mère sans patrie, paix à son âme.

— Est-ce vous qui lui avez raconté à ce sujet, demanda Armen Kasparian.

— Non, c'est justement pour cela que je pleure ; quelle destinée que la nôtre Seigneur Dieu ! qu'avait-elle à faire ma mère dans cette Australie ! Ah ! si vous étiez venu quelques jours plus tôt, elle aurait pu vous parler en arménien. Pour moi ce n'est pas un problème, mais ma mère mourait d'envie de parler en arménien. Que Dieu ait pitié de toi mère, personne ne t'a parlé en arménien !

.....

« Oui, ce n'est pas un problème pour vous ni pour vos filles..., vous ne mourez pas si vous ne parlez l'arménien » failli lui répondre Armen Kasparian, « et d'ailleurs maintenant plus personne n'en mourra, plus personne nulle part. Vous ne vivez pas, vous ne pouvez donc mourir. Vous serez supprimés, vous disparaîtrez. Vous deviendrez des Anglais, des Français, des Turcs, mais nul d'entre vous ne mourra. Vous n'êtes même pas des Koalas, vous êtes habiles, industriels, ingénieux, tout le monde vous aime. Vous, en tous lieux, vous pourrez vivre, vivre et vous faire manger.

—oOo—

Il marchait par les rues d'un pas rapide à en perdre le souffle, se disputant mentalement avec Panturth Tjarekian et avec le monde. Il marchait sans faire attention aux enseignes lumineuses qui s'allumaient, s'éteignaient, criardes et animées. Il marchait, étonné que la mort d'une vieille femme, ait pu autant l'émouvoir, et il pensait que ce n'était pas tant cette vieille femme, mais le fait qu'il y avait en ce monde tant de choses épouvantables et injustes.

L'idée qu'un jour elle mourait dans un pays au loin, au loin, et dont le nom inintelligible était Australie, et où il n'y aurait personne qui parle l'Arménien n'effleura sans doute jamais la pensée de la petite Haïganush lorsqu'elle courait les pieds nus dans les sentiers bordés de verdure menant à la source, un pays où il n'y aurait personne à qui raconter dans la langue de vos pères, vos malheurs, lui dire combien vous avez souffert et éclater en sanglots et pleurer.

Armen Kasparian ouvrit le col de sa chemise, respira profondément et continua à marcher avec précipitation dans les rues bruyantes de cette ville australienne du bord de mer. Il marchait comme s'il fuyait, et devant ses yeux partout lui apparaissaient de pitoyables koalas, nains et sans défenses, des koalas perdus.

Ardashess KALANTARIAN
traduit de l'arménien par
Jean-Jacques LAFDJIAN

lettres les 2. juil 1762

LETTRES AUTOGRAPHES de J. J. Rousseau à une dame de qualité

*Je suis comblé de vos attentions, Madame
de vos bontés. J'en garde un souvenir plein
de reconnaissance que je voudrais pouvoir
envoyer qu'un voyage à
Paris. C'est un
tout*

Notre ami d'Avignon, Michel Chirinian, grand amateur et collectionneur éclairé de tous documents intéressant notre pays d'origine, nous a envoyé le texte de ces lettres écrites par Jean-Jacques Rousseau, le philosophe qui aimait bien s'habiller en arménien.

Nous les publions, pensant que leur lecture fera sourire nos lecteurs.

Amusante lettre,

Le tissu qu'il a reçu est sur fond lilas alors que l'échantillon marqué était brun mais « dans un beau

caffetan couleur de lilas j'aurais l'air d'un petit agréable de Teflis ou d'Erévan, et je crois que cela m'ira fort bien. C'est dommage que je ne sois pas à portée de vous éblouir de ma magnificence arménienne, et de vous faire hommage de ma parure. C'est dommage aussi qu'avec un si bel étalage je ne sois pas de ceux qui peuvent offrir ni vous de celles qui daignent agréer le salamalec lyonnais... ».

Rousseau donne des instructions à Mme de L. qui se chargeait de ses achats. Il parle tout d'abord d'une paire de bottines qu'il a fait déposer chez elle « étrange dépôt pour les mains d'une dame, qui j'espère, ne se seront pas souillées jusqu'à le toucher ; autrement il me faudrait renchérir sur le pape même, et baiser matin et soir ma propre mule... » pour les faire ajuster par le cordonnier. Ensuite il lui demande de lui choisir un coupon d'indienne pour faire une robe d'arménien « je souhaiterais que le fond ne fut pas blanc et salissant, un petit dessin qui ne fut pas montant, une toile fine et non pas claire... je préfère aussi la qualité au bon goût. Au reste je soumetts le mien au vôtre... ». Il lui faudrait aussi une doublure chaude pour ladite robe. Enfin, il la supplie de joindre la note de tous ses frais.

HISTOIRE

AVARAIR 77

*Mahe votch imatzial, Mah è
Mahe imatzial anmahoutioun (1)
Eriché (2).*

PESANTE est l'atmosphère ! Dans leurs forteresses, Ishkhans et Nakharars (3) sont en proie à l'inquiétude. Le peuple est en détresse et l'univers arménien, une fois de plus livré à la désolation. Entre les griffes de l'impitoyable Yesdeguert (4), Vartan, Vassak, Ghevont ** et quelques autres de la fière noblesse arménienne étouffent un hurlement de rage.

L'Histoire du début du IV^e siècle avait amené les Arméniens, dès l'adoption du Christianisme, à se tourner vers l'Empire de Byzance. En effet, l'Eglise toute puissante avait réussi à infléchir vers les Grecs, le fléau de la balance politique. Du même coup, la Cour de Perse se mettait à voir d'un mauvais œil cette province où le long labeur de ses mages mazdéistes * se trouvait réduit à néant. La merveilleuse révolution culturelle conduite par Mesrop Mashdotz à l'aube du V^e siècle allait lui donner de nouvelles préoccupations et obscurcir son horizon et ses pensées. A peine l'alphabet avait-il vu le jour que l'Arménie devenait une véritable fourmilière où une infatigable ardeur se manifestait, tant pour traduire les philosophes anciens et contemporains, les merveilleux écrits religieux, que pour créer des œuvres originales dans une langue qui puisait dans sa jeunesse toute sa puissance. Le Kerapar (5) atteignait alors les sommets de la perfection. Une immense vague d'écrivains et d'intellectuels déferlait marquant le réveil d'une riche culture d'où jaillissait un bouillonnement d'idées et de passions qui nourrissait la résistance grandissante face à l'opresseur Perse. Celui-ci ne s'accommodait plus de l'attitude conciliante du gouverneur arménien Vassak Siounie. Il fallait étouffer le germe de la révolte dans son propre sang avant qu'il ne soit trop tard. Il fallait donc intervenir tout de suite. Le shah Insha Yesdeguert

se devait de rappeler son autorité de roi des rois en invitant à sa cour la noblesse arménienne à rendre des comptes.

Vartan Mamikonian, chef suprême de l'Armée arménienne combattant les Huns aux côtés des Perses, le Gouverneur et sa suite princière se dirigent vers la capitale Sassanide (6), le doute à l'esprit. Le piège est tendu et tels des animaux blessés ils s'y précipitent. Le complot est foudroyant, l'ordre du shah clair et cinglant : « Le cachot et la mort ou l'Apostasie ». Décision tragique ! La douleur est incomparable quand elle atteint l'orgueil et le prestige de la personnalité et perfides sont les instincts qui s'accrochent à la vie et à la liberté. Pourtant il n'est pas question de renier le Dieu si cher à ce pays, touché par le premier par la grâce du Christ. Il n'est pas question non plus d'accepter les conceptions mazdéistes * de la vie sur Terre. Il n'est pas question enfin de renoncer à la lumière de l'âme et de l'esprit pour adopter un culte rétrograde voué au feu et au soleil. L'angoisse étirent le peuple dont le destin est suspendu aux tourments de ses princes. Le sage Ghevont Yeretz **, un disciple de Mashdotz, déchire alors le silence oppressant : « Il faut feindre l'Apostasie jusqu'à à notre libération, après... ».

Dès son retour, Vartan à la tête de ses fidèles compagnons sonne le glas de la révolte d'Avarair. Vassak de son côté prône les avantages de la diplomatie et regroupe ses partisans. Dès lors l'Arménie est déchirée en une profonde brèche qui pour les siècles à venir va partager le pays en deux.

Il convient ici d'éclairer à la lumière de l'Histoire la genèse et la portée de cet événement.

Depuis la dynastie Parthe (7), un courant favorable à l'univers païen équilibrait celui tourné vers la Chrétienté d'Occident. L'Eglise, longtemps à l'écart de ces tiraillements, allait cependant basculer vers la Perse. On comprend alors que sous la plume de

Eriché (2) cette épopée devienne un chant à la gloire de Mamikonian. Son martyr se perpétue sous l'image d'un héros et l'auréole d'un saint.

Ainsi donc Avaraïr se transmet à la postérité sous le nom prestigieux de Vartanank, alors que, condamné à mourir sous les pires qualificatifs Vassak Siouanie rejoint la galerie des traîtres au pays.

Pourtant à travers les maigres miettes de l'Histoire de Lazare de Pharbe (8) Vassak apparaît comme un prince d'une grande sagesse, fin diplomate et large d'esprit. Son patriotisme est probablement aussi ardent que celui de Vartan. Cependant leurs visions des situations et des événements sont fondamentalement différentes. Face au courage aveugle de Vartan prêt au sacrifice suprême pour sauver son pays, la diplomatie et la vue plus lointaine de Vassak ressemble à une coupable tergiversation. Il s'agit en effet pour celui-ci de gagner du temps en embrassant provisoirement la religion de l'ennemi, de profiter de sa confiance et de parvenir jusqu'au trône de son royaume pour offrir à sa patrie reconstituée son indépendance politique et par suite religieuse. Nul doute également que son fils retenu en otage à la Cour de Perse soit inévitablement présent dans le drame psychologique qu'il vit en tant que père et responsable des destinées de tout un peuple.

Les traits du caractère arménien apparaissent dans l'Histoire clairs et spécifiques : simplicité, sincérité, honnêteté, bonté, spontanéité. Cette image se reflète en filigrane à travers le comportement et tous les actes du peuple arménien, sans discontinuité de son lointain passé jusqu'à nos jours. Et Vartan a très bien compris et parfaitement assimilé cette psychologie. Vassak au contraire, face à la longue expérience de la diplomatie perse voit et s'obstine à voir en son peuple un esprit de cohésion, de réflexion, de discernement et de mesure. Amener un pays tout entier à un tel degré de responsabilité collective demande un travail gigantesque et surtout de très longue haleine qui avait fait défaut à l'Arménie perpétuellement assaillie de toutes parts. Cette réalité avait échappé à l'analyse de Vassak. Se fiant à l'image de son proche entourage et à l'appui de quelques princes sympathisants, il méjuge la maturité politique de son peuple, tient tête à Vartan et ne participe pas aux combats d'Avaraïr.

C'est là, la véritable, l'unique et inexpiable faute psychologique, sociologique, politique et militaire de Vassak.

Il ne fait pas de doute que s'il s'était rendu à l'évidence en joignant ses forces à celles de Vartan, Avaraïr aurait changé le cours de notre Histoire.

Quoiqu'il en soit, tous ces arguments ne nous donnent ni le droit, ni la certitude de juger les deux protagonistes de ce drame. Il importe toutefois de chausser les lunettes de notre vingtième siècle pour, abstraction faite des mérites des personnages, extirper cette faute qui accompagne notre peuple tout au long de son Histoire.

Ce serait en effet nous abuser nous-mêmes et courir au suicide que de nous complaire à diviniser Vartan et jeter l'anathème sur Vassak. Ce serait nous abîmer encore plus dans les profondeurs de notre déchirure.

Plus que jamais, le glas d'Avaraïr doit résonner au cœur de ses fils aujourd'hui encore dispersés. Avaraïr est un champ de lutte sans frontière. De nouvelles forces, armées par d'autres Yesdeguert, se dressent menaçantes. Leur cible toujours la même et le même objectif à poursuivre.

Longtemps, depuis très longtemps en chantant :

« Mahe votch imatzial, Mah è

« Mahe imatzial anmahoutioun »,

nous avons vécu en mourant. Il est temps de clouer la mort au front de l'adversité et de décider une bonne fois de vivre. Pendant de longues décennies nous avons entendu et entonné le même refrain : « Haiabarpanoum », sauvegarde de l'Arménité. Ce cliché usé, jauni porte en lui le sceau du désespoir d'un peuple figé. Dans les bouleversements du monde moderne, il n'est pas pensable de s'emprisonner dans le carcan de l'immobilité et de l'inaction. Il est vital pour un peuple qui se veut immortel, non seulement de prendre conscience de son existence mais de mettre en œuvre les moyens de son évolution, de reconstituer son patrimoine culturel et de se donner souffle et la vision de l'avenir.

Plus que jamais notre peuple aux quatre vents, orphelin de ses pairs, doit tirer les leçons de l'Histoire en toute impartialité et adopter une philosophie réaliste juste et objective. Si l'on perpétue dans la vie de chaque jour nos erreurs passées, la faute n'en incombe pas tant au peuple qu'à ceux qui orientent son Histoire, au clergé qui la commente à travers ses œillères, aux responsables politiques, bref à tous ses organes moteurs.

En affirmant Vartanank comme une victoire morale.

En l'exaltant dans l'encens et la prière.

En répétant que l'on a perdu la bataille et pas la guerre.

Rien ne change à la réalité et la défaite ne se transforme pas en victoire. Il n'est pas possible par de telles analyses de faire vivre un peuple en l'abusant par de faux triomphe. Accepter la défaite vaut quelquefois la victoire.

Avaraïr est le symbole même de l'incompréhension qui mine le caractère éclatant de notre peuple. Aujourd'hui des sommets de Burakan à tous les bouts du monde notre brillante jeunesse atteint les renommées de la science, de la politique et de l'art. Il est temps pour elle, à la lumière de ses connaissances acquises dans l'environnement des civilisations les plus diverses, de se préparer à donner une signification à notre présent et un nouvel élan à notre avenir.

Lourd, grandiose et combien sublime est ce fardeau pour une jeunesse digne et consciente à l'écoute des injonctions de son passé et de l'appel de nos terres incultes.

« Peuple Arménien, ton salut est dans l'intégralité de tes forces » (9), alors les trompettes d'Avaraïr sonneront la victoire.

Kegham BAGDASSARIAN

16 février 1977.

Traduction : Edouard ARZOUMANIAN.

(1) La mort dans l'inconscience est la fin de la vie. L'immortalité sa rémanence, quand on la sacrifie.

(2) Poète, historien du V^e siècle.

(3) Princes et Barons.

(4) Souverain perse de la dynastie sassanide.

(5) Arménien classique.

(6) Dynastie perse (226-637).

* Le mazdéisme est la religion d'Etat adoptée par la dynastie sassanide.

** Grand patriote et prêtre arménien.

(7) Dynastie ayant régné sur l'Iran et une grande partie de la Mésopotamie de 200 avant J.-C. à 225 après J.-C. Une branche de cette famille (les Arsacides) a occupé le trône d'Arménie pendant plus de trois siècles et a survécu de près de deux siècles à la chute de la branche mère régnant en Iran.

(8) Historien du V^e siècle.

(9) Eriché Tcharentz : l'un des génies de la poésie contemporaine de l'Arménie soviétique.

« Hai jorovourt ko pergoutioun, ko havakagan oujin metch è ». Pour déjouer l'emprise du régime stalinien cette phrase a été constituée par les premières lettres des vers d'une poésie anodine.



sur la route de soie

QUAND j'étais à Venise en 1976 j'ai trouvé la petite ruelle Calle degli Armeni où se trouve l'église arménienne, Santa Croce degli Armeni. L'entrée de l'église est cachée par une voûte, et il était difficile de déchiffrer le nom du prêtre indiqué sur la porte en caractères arméniens. Au moins sept siècles auparavant un doge a fait cadeau aux Arméniens d'un terrain au centre de Venise où ils ont construit une église. Dimanche pendant la messe elle était remplie par les séminaristes avec un surveillant. Il n'y avait que quatre paroissiens en plus des étudiants.

En sortant j'étais frappé par le contraste entre la belle église datant de la Renaissance et la saleté de la ruelle, car les ordures attendaient jusqu'au lundi pour être enlevées par la municipalité.

J'ai essayé de trouver la Ruga Jolfa où les bateaux apportant la soie brute déchargeaient leurs cargaisons. Mais je crois que le nom du quai a été abandonné après que Marseille et Amsterdam eussent pris la place de Venise.

Par contre à Solo (1) une ville charmante où les Vénitiens passaient leurs vacances en août et où Eléonora Duse (1859-1924), la célèbre actrice italienne, est enterrée, les touristes déjeunant chez le fameux Cipriani ont en face d'eux une Villa Armena. Elle a été construite par un riche marchand arménien et appartient mainte-

nant aux Mekhitaristes de Venise. En été ils logeaient là-bas les orphelins à leur charge. (2).

Je n'ai pas pu visiter cette fois-ci San Lazzaro parce que les moines étaient en train de reconstruire une partie de leur bibliothèque endommagée par l'incendie de l'hiver précédent.

L'île de Saint-Lazare est connue sous ce nom depuis le XII^e siècle quand tous les lépreux arrivant d'Orient étaient déviés là-bas. Quand la lèpre devint plus rare dans la région de la Méditerranée, l'île fut abandonnée. Chassé par les Turcs de la Morée, Mekhitar arriva à Venise avec une quinzaine de moines en avril 1715. Pris de pitié pour les pauvres réfugiés, le Sénat de la République Sérénissime accorda à Mekhitar et ses compagnons cette île à perpétuité. Après la mort de leur chef le 26/27 avril 1749 les moines adoptèrent le nom de Mekhitar, pour indiquer qu'ils suivront ses principes.

Quand l'armée de Napoléon prit Venise, tous les monastères et couvents furent fermés. Toutefois Napoléon fit une exception pour les Mekhitaristes reconnaissant leur travaux scientifiques. D'ailleurs Venise était un centre d'imprimerie en Europe et le premier livre arménien a été imprimé là-bas en 1512. Dès leur installation à Saint-Lazare, les Mekhitaristes créèrent leur propre presse.

Au début du XIX^e siècle le poète Byron décida d'apprendre à parler en Arménien et prit des leçons chez les moines. Toutefois ses intentions furent vaines car il abandonna ses efforts en admettant lui-même un "Waterloo d'un alphabet" (3).

Il y avait une colonie arménienne bien nombreuse à Venise au début du XVII^e siècle lorsque le chah Abbas donna aux marchands de la Nouvelle Julfa le monopole des exportations persanes. Après une mauvaise expérience avec les jeunes Persans envoyés à Venise pour placer les marchandises et surtout la soie brute, car les jeunes gens dépensèrent toutes les avances de l'Etat au jeu ou en compagnie de belles Vénitiennes le chah décida de ne plus corrompre la jeunesse et de laisser le commerce aux Arméniens. A ce moment-ci il y avait plus de 2.500 familles arméniennes à Venise. Graduellement leur nombre diminuèrent surtout quand Marseille et Amsterdam eurent obtenu une grosse partie des textiles et des soieries persanes. Voyant que le commerce de transit apportait de gros revenus à l'Etat La Porte Sublime veillait à la sécurité des transports. Les caravanes de la Nouvelle Julfa n'étaient plus attaquées par les brigands et arrivaient sains et saufs à Aleppo, d'où la cargaison était dirigée ou vers Marseille ou vers Amsterdam.

Deux Arméniens qui ont enseigné aux fabricants français la teinture de la laine et de la soie en rouge ne sont pas oubliés par les Vauclusiens ou les Lyonnais. Un des deux Jean Althen a été immortalisé par une statue élevée en 1847 à Avignon (4). Il a apporté en venant d'Orient les semences de garance, dont les racines donnaient une teinte rouge. Un autre Arménien a montré aux Lyonnais comment les vers de cochenille pouvaient être employés pour la teinture.

Toutes les statues ont péri pendant l'occupation allemande et un Comité s'est formé pour restaurer celle de Jean Althen.

Les Français ont bien accueilli les exilés arméniens au XVIII^e siècle car ils étaient chrétiens, de bons travailleurs, et Marseille était très intéressée à recevoir la soie brute car il y avait une grande concurrence entre la Russie Moscovite, les Républiques Italiennes, la Hollande et Marseille. Après la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453 l'importance des colonies italiennes autour de la Mer Noire baissa. En 1475 quand les Sultans conquièrent la Crimée les colonies perdirent tout contact avec la mère patrie. Si la Russie n'était qu'un acheteur limité de la soie, par contre la Hollande et Marseille étaient de meilleurs clients et assuraient le placement de la marchandise.

La découverte par les Chinois de la fabrication de la soie date environ de 5.000 années avant notre ère. Alors il était considéré comme une occupation sacrée de ramasser les cocons sauvages et de faire un fil de soie. Pendant longtemps les Chinois payaient les impôts avec la soie brute qui tenait lieu d'argent. Une loi condamnait à mort toutes les personnes qui divulguaient à des étrangers le secret de la fabrication de la soie.

Toutefois le secret n'a pas pu être gardé pendant longtemps. L'Arménie antique employait le fil de soie (fabriqué localement) pour fermer les blessures des guerriers (5).

Avant la conclusion du traité de Tourkmanchai en 1828 les cultivateurs arméniens étaient obligés de vendre leur production aux exportateurs de la Nouvelle Djulfa. Quand après une guerre de trois ans, lorsque l'armée russe conquiert Erivan et l'Azerbaïdjan et le Tsar put ajouter à son patrimoine les terres arméniennes, les cultivateurs de la soie brute purent entrer en contact direct avec les fabricants français et italiens. Le sol de Karabagh était très satisfaisant pour planter les mûriers.

Comme exemple citons un arrière grand-père de ma femme, Abratsoum Arounoff qui avait onze soieries près de Choucha. Il parlait bien le Français et allait souvent en France où il reçut beaucoup de médailles aux expositions universelles. La plupart de ses contremâîtres étaient des Français ou des Italiens qui restaient avec lui pendant 10-15 ans. Sa fille cadette Nina (= Mme Soliko Aramians) habite encore à Paris.

Jacques KAYALOFF

Notes :

- 1) Asolo est à 50 km. de Padoue.
- 2) Ce renseignement m'a été fourni par le Prof. Nina G. Garsoian.
- 3) James Morris, "The World of Venice". New York, 1960. Page 296.
- 4) Marius Lechalier, "Les Annales Municipales". Avignon s.d. Page 351.
- 5) Bagram A. Daian, "Chelkovaia promychlenost Arm. SSR". Erevan, 1916. Page 13.



bulletin d'abonnement

à découper
et à retourner

à ARMENIA
2, place de Gueydan
13120 Gardanne

Je désire recevoir 10 numéro d'Arménia
pendant un an pour 50 francs

Nom

Prénom

Adresse

Ci-joint mon règlement, soit 50 francs, par chèque
bancaire ou chèque postal à l'ordre d'Arménia.

Abonnement de soutien : 100 Francs ; membre sympathisant : 200 Francs et plus
Membre bienfaiteur : 1.000 Francs et plus

FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

Fonds A.R.A.M